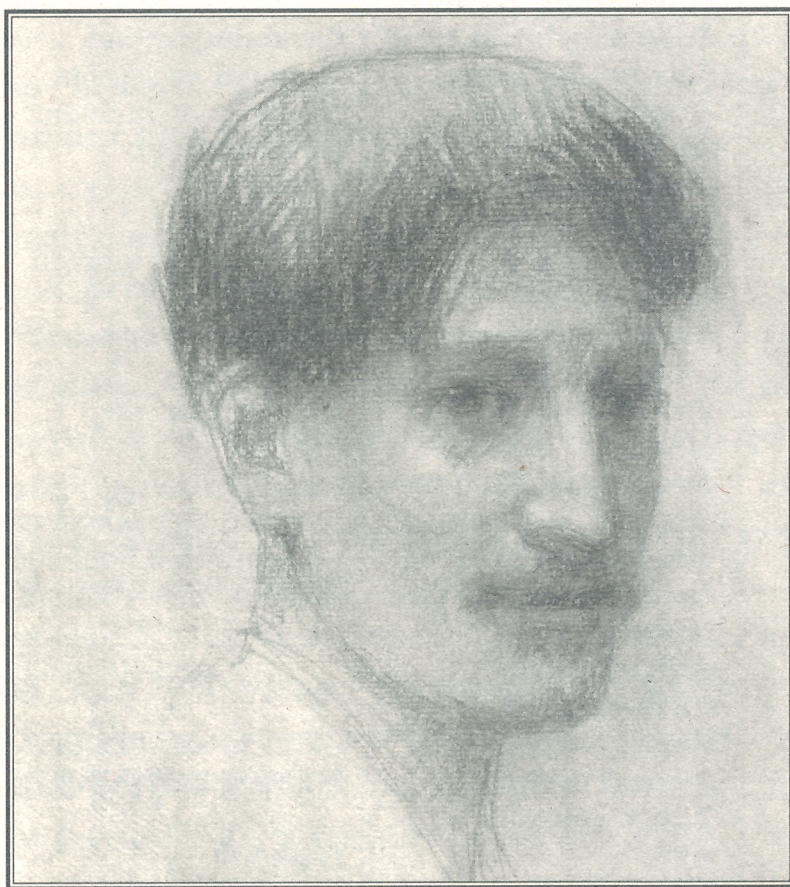


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 86

Eugene Emmanuel Lemercier
(1885-1915)

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Aragon la charogne
- ☐ L'inacceptable "Charte de l'Islam en France"
- ☐ Pour la première fois dans la presse mondiale : le Bide Band Blues orchestre de jazz accablant, présenté par un des coupables : Delaigle
- ☐ Et ADG oraisonne comme un tambour voilé de

Lettres de chez nous

MERCI A NOS LECTEURS

Je reviendrai prochainement sur les détails de l'incroyable histoire du vol de notre fichier. Pour l'heure, qu'il me soit permis de dire que cette affaire est d'une certaine manière providentielle. Elle nous a fait découvrir dans quels abîmes de trahison certains peuvent se laisser entraîner par la sottise, l'envie, la rancœur ou la haine. Mais surtout, elle nous a permis de mesurer l'extraordinaire amitié et la solidarité de nos lecteurs. A celui qui nous a volés, je dis qu'il devra rendre des comptes. Non pas à notre "fonds de

commerce", comme il le dit dans son langage de boutiquier, mais à ceux qu'il a abusés. Il s'en expliquera devant la justice. A ceux qui ont profité de cette affaire pour tenter de m'abattre et de détruire le "Libre Journal", je dis simplement : c'est raté, passez votre chemin, allez en paix mais n'y revenez pas. A ceux qui nous ont aidés, soutenus, encouragés, je dis merci, du fond du cœur. Je le dis dans ces colonnes parce que leur nombre rend impossible une réponse individuelle. Qu'ils sachent simplement que, grâce à eux, le "Libre Journal" vivra.

Serge de Beketch

PLAIDOYER POUR UN REABONNEMENT TARDIF...

Avecques les excuses
D'un grand père
débordé,
De beaucoup de bonté
Il aimerait qu'on use :

Environné de rires
Et de cris vagissants,
De son contentement
On ne doit que
sourire !

Pour tous, du fond du
cœur
Il sait bien qu'on
souhaite
Par ces temps de
froideur

A renfort de trompettes
Un semblable bonheur,
Après de belles fêtes !

F. de L. (Rosnay)

...ET PLAINTÉ POUR UN NUMERO MANQUE

F. de L. :
84, où est-tu ?
Pourquoi par ton

absence avoir gâché
ma fête ?

Sans cœur !

L'écho du L.J. :

Je viens, mon bon
lecteur !
Et de mes frères
puînés je vais prendre
la tête,
Mais il fallait d'abord
nous verser ton écu !...
(Extrait du "Dialogue
d'un comptable avec le
monde".)

QUELS NUMEROS !

Dans mon petit village
de 174 habitants, les
numéros des maisons
sont désormais
attribués en fonction
du nombre de mètres
à partir du début de la
rue ; par bonheur, j'ai
échappé au "1789" !
Pour ma part, je
n'aurais pas été
mécontent de tomber
sur le "496".

C. R. (Amfroipret)

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Beketch, Fournier
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch

ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

LES LARBINS ET LE VALET

Un mot, pour en finir avec « l'affaire Gubler ».

Le médecin personnel de l'ancien président de la République défuncté profite de la mort de son client pour publier un livre qu'il gardait sous le coude depuis son éviction et son remplacement par d'autres thérapeutes.

Dans ce livre, Gubler explique carrément que, pendant quatorze ans, il a menti en publiant sur la santé de Mitterrand des certificats faux et tronqués.

Le mensonge est d'autant plus grave que rien ne l'imposait.

Personne ne pouvait exiger de Mitterrand qu'il publiât ses bulletins de santé et personne ne pouvait contraindre Gubler à signer des faux.

Mais ce n'est pas pour protéger l'intimité d'un malade que ce mensonge a été fabriqué, c'est pour fausser le jugement de millions de citoyens.

Or, pas un commentateur, pas un moraliste de presse, de télévision ou de radio ne s'est indigné de cette formidable tromperie qui a duré deux septennats et qui aurait pu entraîner la France à l'abîme.

Ce que l'on reproche à Gubler, ce n'est pas d'avoir menti pendant quatorze ans. C'est de dire aujourd'hui la vérité.

C'est de reconnaître que Mitterrand a menti, que lui-même a menti, que ses confrères ont menti, que l'entourage présidentiel a menti et que, bien sûr, des dizaines de journalistes qui connaissaient la vérité ont menti, eux aussi, par calcul, par complicité, par lâcheté, par esprit de lucre.

Ce que l'on ne pardonne pas à Gubler, « Le Monde » l'avoue, c'est de démontrer que « la presse d'extrême droite », et elle seule (le « Minute » de Boizeau, de Goudeau, de Buisson, puis de Martinez), a dit la vérité en révélant, dès 1981, que Mitterrand avait un cancer de la prostate avec dissémination métastatique osseuse.

Les leçons données par ces imbéciles et ces menteurs ont quelque chose de comique et de dégoûtant.

Le moralisme poisseux d'un pompeux crétin comme Olivier Duhamel est à vomir.

Tous ces larbins de presse ont brocardé les rouflaquettes de maître d'hôtel du médocastre et l'on traité de valet.

C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité.



Nouvelles

Lettre sur ARAGON en réponse à DANIELLE DEL

Je suis, madame, je le confesse, le *"plumitif d'extrême droite qui ne signe pas"* et que vous dénoncez à la vindicte dans une feuille communiste comiquement appelée *"La Marseillaise"* où vous signez sous un faux nom. Vous me vouez au peloton au motif que j'aurais insulté *"un des plus grands poètes de notre temps, Louis Aragon."*

Nous allons venir à cela

Qu'il me soit d'abord permis de vous le dire : j'ai bien compris votre système. Vous me décrêtez d'extrême droite parce que je ne suis pas communiste.

Comment être communiste, quand on a, comme moi, vu le jour aux pleins feux du stalinisme triomphant ?

Eh bien, pour les mêmes raisons qui font qu'un juif ne peut pas être nazi.

A l'âge de sept ans, un soir de mai, ma mère m'a appris la mort de mon père, assassiné par vos camarades. Cela se passait l'année même où vous adhérez au Parti. En 1954.

Pour autant, mon anticommunisme n'est pas de circonstance.

La chose est, si j'ose dire, de famille.

Depuis ma naissance, à chaque veillée, j'ai entendu pleurer la persécution, la détention, la torture, l'exécution de mes grands-oncles et tantes, victimes, parmi des dizaines de millions, des bourreaux soviétiques dont vous et vos camarades étiez les complices.

Quinze cadavres d'une seule génération encombrant ma mémoire (mes aïeux paternels étaient dix-sept ; il n'y eut que deux survivants). Cela, vous en conviendrez, n'aide pas à embrasser la cause de la dictature du prolétariat.

S'ajoute à ce handicap le destin de mon père qui, n'étant pas français par le sang reçu, désira le devenir par le sang versé.

Il s'engagea dans la Légion étrangère et s'alla faire tuer en Indochine. Par des communistes

encore. Fâcheuse manie.

Bref, je suis, vous avez raison, anticommuniste.

Primaire et secondaire, viscéral et cérébral.

Est-ce donc par anticommunisme que j'exècre Aragon, puisqu'il faut en venir à votre *"plus grand poète de notre temps"* ?

Même pas.

Il se trouve simplement que votre *"grand poète"*, je l'ai connu.

C'était au début des années 70. Jeune journaliste, je fréquentais, à Paris, un restaurant des Halles baptisé *"Monsieur Bœuf"*.

Depuis la mort de sa femme, l'agent soviétique Elsa Kagan dite Triolet, notre *"grand poète"* y avait ses habitudes.

Chaque jour, je le voyais arriver vers midi. Vieux monsieur mince et voûté aux cheveux d'argent artistement frisés et que suivait, caquetant et froufroutant, un cortège de minets en costumes cintrés qu'il rinçait généreusement. On me présenta. J'étais journaliste à *"Minute"*, *"torchon fâchiste"*, comme vous savez. Cela ne choqua pas votre idole. Il faut dire que j'avais vingt ans...

J'eus peine à reconnaître, dans ce vieil inverti tout émoustillé par sa cour de jeunes messieurs-dames, le chantre du nazisme rouge que mes lectures m'avaient depuis longtemps fait abhorrer.

Dans mon imaginaire, toute politique mise à part, Aragon c'était autre chose que cette momie clopinant, boudinée dans un complet à la mode, pochette dégoulinante et chemise à jabot, l'œil allumé et la lippe gourmande au spectacle du premier boutonneux venu.

Aragon, c'était un monument historique. Une sorte de stèle vivante dressée en expiation aux millions de morts de la Révolution. Une stèle surmontée d'une girouette.

D'abord anarchiste, Aragon avait craché son mépris de *"Moscou la gâteuse"* et de la révolution

bolchevique qu'il appelait *"une crise ministérielle, tout au plus"*. Puis, le pouvoir des soviets installé, il s'était jeté dans les bras des staliniens en publiant dans *"L'Humanité"* un pamphlet intitulé *"Guerre à la pensée française, guerre à la civilisation occidentale"*. Girouette politique, Aragon était aussi une girouette... disons *"sentimentale"*. Don Juan d'apparence, c'était au fond un *"dandy secrètement travaillé par une attirance pour les jeunes gens"*, raconte, dans son *"Histoire intérieure du parti Communiste"*, son ancien camarade Philippe Robrieux. Malgré quoi, d'ailleurs, il ne fit pas un geste pour sauver son beau-frère, Maïakovski, acculé au suicide par Staline qui le soupçonnait d'homosexualité.

Aragon fut aussi un fonctionnaire de l'écriture. Un *"ingénieur des âmes"*, selon le mot de Jdanov qui l'avait mobilisé au service de la propagandastaffel stalinienne.

Mais, avant tout, Aragon fut un traître. Et, contrairement à ce que vous affirmez mensongèrement, il n'est pas nécessaire de tronquer le *"contexte historique"* pour le démontrer.

Aragon revendiqua ce titre à plusieurs reprises :

En 1925, dans *"La Révolution surréaliste"*, conférence donnée à Madrid : *"Nous sommes ceux-là qui donnerons toujours la main à l'ennemi"*.

En 1926, dans sa *"Lettre à Paul Claudel"*, où il écrivait : *"Tout ce qui est français me répugne à proportion de ce que c'est français. Un Français ? Vous me prenez pour un Français ? Je me lève pourtant en face de cette idée, la bouche débordant d'imprécations. J'arrache de moi cette France qui ne m'a rien donné que de petites chansons et des vêtements bleus d'assassin."*

En 1927, en se désolidarisant publiquement *"de tout ce qui est français, en paroles et en actions"*.

En 1928, dans le manifeste



du Marigot

CUL, dite "DE MARCH", journaliste-sic communiste

"Révolution partout et toujours", où il appelait "les mongols à camper sur nos places".

En 1929, dans son "Traité du style", où il énonçait : "J'ai bien l'honneur, chez moi, dans ce livre, très consciemment, de dire que je conchie l'armée française dans sa totalité".

Tout cela, Madame Del Cul alias De March, vous ne le dites pas aux lecteurs de "La Marseillaise".

Vous ne leur dites pas non plus qu'Aragon approuva la sanglante pitrerie des procès de Moscou en 1937 ; qu'il applaudit le Pacte infernal Hitler-Staline en 1939 ; qu'il salua l'assassinat crapuleux de Trotski en 1940.

Vous saluez le "résistant" Aragon. Mais vous taisez que le "résistant" Aragon écrivit, en 1941, un poème violemment antianglais sur commande du gouvernement de Vichy ; que le "résistant" Aragon, interpellé par les nazis en 1942, fut aussitôt remis en liberté avec un sauf-conduit officiel, ce qui ne l'empêcha pas de publier un recueil d' "Ecrits en prison" où il mêlait impudemment le récit de son infime mésaventure aux adieux déchirants des maquisards conduits au poteau ; que le "résistant" Aragon souilla ignoblement, à la Libération, la mémoire de Paul Nizan, héros tombé à Dunkerque parce que ce jeune militant communiste avait rompu avec le Parti au lendemain du Pacte Hitler-Staline ; que le "résistant" Aragon fut l'épurateur qui présida le tribunal d'inquisition stalinienne du "Comité national des écrivains", grand pourvoyeur de pelotons d'exécution.

Vous ne dites pas mot d'Aragon le gogo qui célébra Lyssenko, savant fou et grotesque charlatan stalinien ; le "tricoteur" qui applaudit au "procès des blouses blanches", à l'issue duquel furent conduits au poteau des dizaines de médecins juifs ; l'adorateur du déserteur Thorez ; le contempteur des martyrs du Goulag ; l'insulteur des résistants

hongrois massacrés en 1956 ; l'éboueur qui, sur ordre de Krouchtchev, jeta aux ordures le Staline qu'il avait idolâtré et, plus tard, vomit Khrouchtchev sur ordre de Brejnev ; le renégat qui trahit son camarade Casanova sur ordre de Garaudy, puis son camarade Garaudy sur ordre de Marchais ; la vieille chose qui, en 1968, minaudait devant Cohn-Bendit qui le traitait de "vieux con" ; le cocollabo qui approuva le "coup de Prague" et défendit le "bilan globalement positif" de l'Armée rouge en Afghanistan.

Quant au "plus grand poète de notre temps", citons-le au Tribunal de l'Histoire et laissons le démontrer lui-même la vigueur et l'étendue de son talent en citant trois de ses poèmes.

Le premier fut écrit en 1930 à la gloire des tueurs des abattoirs humains de la Gestapo bolchevique :

*J'appelle la terreur du fond
de mes poumons*

*Je chante le Guépéou qui
se forme.*

*En France à l'heure
qu'il est*

*Je chante le Guépéou
nécessaire de France.*

Le second fut éructé en 1932 à l'adresse du drapeau français :

*Les trois couleurs
à la voirie*

*Le drapeau rouge
est le meilleur*

*Leur France,
jeune travailleur,*

N'est aucunement ta patrie.

Quant au troisième, c'est un autoportrait qui suffit à montrer combien votre admiration est mal placée puisqu'Aragon lui même y rejette son propre personnage. Lisez-le, Madame, et méditez-le. Il avoue tout :

*Ceux que je fus sont
à la fois*

*Ses femmes et Barbe Bleue
Et maître de leur vie qu'ainsi qu'
un assassin dissimulé*

dans la mémoire.

*Je les montrais aux
lumières obliques*

*Des mots. On aurait
entendu voler*

Les mouches.

*J'ai pris sur moi le crime.
Une infinité*

*De crimes. Caché façon
pagure dans*

La bouche

Noire des victimes J'ai

*Glorifié le meurtre avec la
langue coupée*

La nuit avec les yeux

Crevés.

*Et le frémissement sans fin
du sang qui fuit*

*M'a fait la beauté des
bouchers au crépuscule.*

Voilà, madame, l'homme, le "résistant", le poète, le héros que vous saluez "les larmes aux yeux." Il s'avouait lui même un "boucher".

Mais vous n'en soufflez mot parce que vous tenez vos contemporains pour des abrutis et des ignorants auxquels la propagande de votre parti d'assassins gâteaux et d'antiques canailles peut faire avaler n'importe quel mensonge, n'importe quelle imbécillité, n'importe quelle saleté.

Eh bien, je vous le dis, Madame Ronco née Del Cul alias De March : votre Aragon, je vous le laisse.

Emportez-le avec vous. Au loin et pas sous le vent.

A cause que sa charogne pue.

Serge de Beketch

P.S. : A l'imitation de tant de perroquets ignares, vous attribuez à Goebbels le mot "quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver". C'est faux. La phrase est de Hans Johst, théâtres socialiste qui, rallié au Parti nazi, fut nommé président de la Chambre du Théâtre du Reich.



CAPITALE



La bonne ville de Draguignan pourrait se voir décerner

bientôt par la LICRA, le MRAP et SOS-Racisme le titre de capitale mondiale de l'immigration.

Motif : la devise de cette ville : "Alios nutrio, meos devoro". Pour nos lecteurs de moins de quarante ans, c'est du latin et cela signifie : "Je nourris les étrangers et je dévore les miens".

ESCROCS



L'infect torchon porno-cucul "VSD" a "tenté de régler ses

difficultés financières en recourant à la cavalerie bancaire". C'est ce qu'a reconnu son directeur, le sieur Siegel, grand prophète de la "déontologie polit-correct". La justice a ouvert une instruction pour malversations financières au détriment de plusieurs banques. C'est bien triste...

BIZARRE



Jack Lang, Blandine Kriegel, Alain Finkielkraut et

Alain Gérard Slama sont d'accord avec Laurent Cohen-Tanugi. Il faut "construire ... un ensemble plus vaste [que la nation]", disent-ils dans une longue page du "Monde" : On n'en revient pas.

CLUB STALINE



Monsieur Trigano, grand défenseur des droits de l'homme,

va ouvrir un village du "Club Med" à Cuba et un autre en Chine. Ne bronchez plus idiots, visitez les zoos humains du Goulag. Aidez les nazis rouges à survivre. Partez en vacances avec le "Club".

CHERE LOQUE



Le "projet TCS II" est un programme ordinateur qui

identifie le "profil" des indivi-

Autres Nouvelles

Racisme antifrçais : ou y a du «jeune» y a pas de plaisir...

Fodé Sylla, grand pourvoyeur des bûchers de l'antiracisme, est vraiment nul. Il cherche des aiguilles dans des meules de foin et ne voit même pas le foin ! Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne manifeste pas un zèle excessif dans la condamnation du racisme antifrçais. Pourtant, ce ne sont pas les exemples qui manquent...

Le 14 décembre, Salsa Maître, fille de notre ami Georges Maître et tête de liste du Renouveau étudiant, est menacée de lynchage par les hordes anarcho-staliniennes.

La chose se passe à Toulouse, la ville où naquirent les psychopathes du SCALP, héritiers des anarchistes rouges, criminels de guerre en Espagne de 1936 à 1939 et en France de 1944 à 1945. Traquée, la jeune fille, accompagnée de ses colistiers, se réfugie dans un café. Les nazis rouges en font le siège et ne s'enfuient que devant l'intervention de trois cars de CRS.

Toute la nuit, la horde patrouillera dans la ville, rasoirs et couteaux en main, dans l'espoir de retrouver leur gibier.

Du 23 au 25 décembre, des incendies éclatèrent à Perseigne (banlieue d'Alençon) : des conteneurs à ordures et un gymnase sont incendiés. Toujours la nuit de Noël, c'est l'un des centres sociaux de Vaulx-en-Velin qui est la proie des flammes.

Le 30, à Saint-Livrade, coups de feu dans un bar fréquenté par des Arabes : bilan, un homme de 63 ans abattu et six blessés dont deux graves. La LICRA ne bronche pas, le MRAP se tait, SOS-Racisme la ferme : le tireur est un gitan, les victimes des harkis.

Les 30 et 31 décembre, deux cocktails Molotov sont lancés contre la maison d'André Galabru, syndicaliste de la CGT dénoncé par la presse comme membre du Front national. Les démocrasseux n'auront pas un mot pour condamner ces atteintes aux libertés. Réveillon agité égale-

ment à Colmar où six "jeunes" bien connus des services de police incendient des voitures. Autre drame qui, s'il ne relève pas directement du racisme antifrçais, est néanmoins révélateur : le jour de l'an, une quinquagénaire acculée au dénuement le plus total, meurt de froid dans son appartement d'Épernay. Le maire de la commune, Bernard Stasi, qui est une chance pour l'immigration, n'en a pas laissé la moindre à cette Française. Les Maliens, en tout cas, ne risquent pas de mourir de faim et de froid en France. Leur communauté (la seconde en nombre après la sénégalaise) compte, nous apprennent nos confrères de "Rivarol", 56 % de chômeurs et 90 % de chômeuses assistés.

Chômeurs assistés aussi, les cinq "jeunes" de la cité de la Caravelle à Villeneuve-la-Garenne interpellés pour agressions. Comme les secours officiels ne leur suffisaient pas, ils faisaient des "extras" en attaquant



les clients d'un centre commercial.

Le 9 janvier, un professeur de physique du sinistre Lycée Paul Eluard de Vigneux est assommé par un bloc de béton. Dans cet établissement, attaques racistes antifrancaises, dégradation des véhicules des professeurs, menaces de mort, rackets et harcèlement sexuel des élèves autochtones sont monnaie courante, à tel point que la fête de l'école a dû être annulée.

Le 11 janvier, trois braqueurs maghrébins sont condamnés à Lille pour sept agressions à main armée.

Le 16 janvier, un Zaïrois de 18 ans est arrêté à

Grigny en possession d'un grand couteau de cuisine, l'outil de travail de ce spécialiste des agressions contre les passagers du RER.

Quant à Sylla, il cherche toujours son os. L'affaire illustre comiquement les méthodes de l'inquisition "antiraciste".

Le président de SOS-Racisme, au patronyme de tyran romain, portant sur le cœur la main de Fatma trempée dans le sang des chrétiens lors des massacres de Constantinople de 1453, poursuit en effet l'auteur d'un jeu vidéo inspiré du Pac Man et destiné aux jeunes du FNJ.

Jean-Marie Le Pen tient la place du sympa-

thique enzyme jaune et Fodé Sylla de l'un des affreux fantômes.

SOS-Racisme va inventer que le gros Fodé y est caricaturé avec un os dans le nez. L'AFP reprend et diffuse le mensonge de la propagandastaffel allogène. La justice-sic avale le tout sans enquête ni vérification et condamne l'informaticien : 50 000 francs pour un os fantôme.

Vous verrez que ces dangereux guignols finiront par interdire le "cartoonist" Tex Avery et ses pygmées avec un os dans le chignon.


H. de F.

des susceptibles de participer au blanchiment de l'argent de la drogue (homme de couleur élégant, attaché-case de sûreté, grand voyageur, client des palaces, etc.).

Le premier essai à Washington Dulles-Airport a permis l'interpellation en douane de Ronald Noble.

Sous-secrétaire d'Etat au Trésor et parrain du "projet TCS II".


ÇA MANQUAIT

 On va enfin savoir "ce qui s'est réellement passé pendant l'Occupation", proclame sans rire l'AFP qui annonce (toujours sans rire) "une réponse qui éclaire les heures sombres". En l'occurrence, un téléfilm d'une heure consacré au couple Klarsfeld et qui sera diffusé sur A2 le 5 février à 22H30. Précision ultime de l'AFP : l'avocat explique son petit commerce sur un "ton pudique". Ah bon.

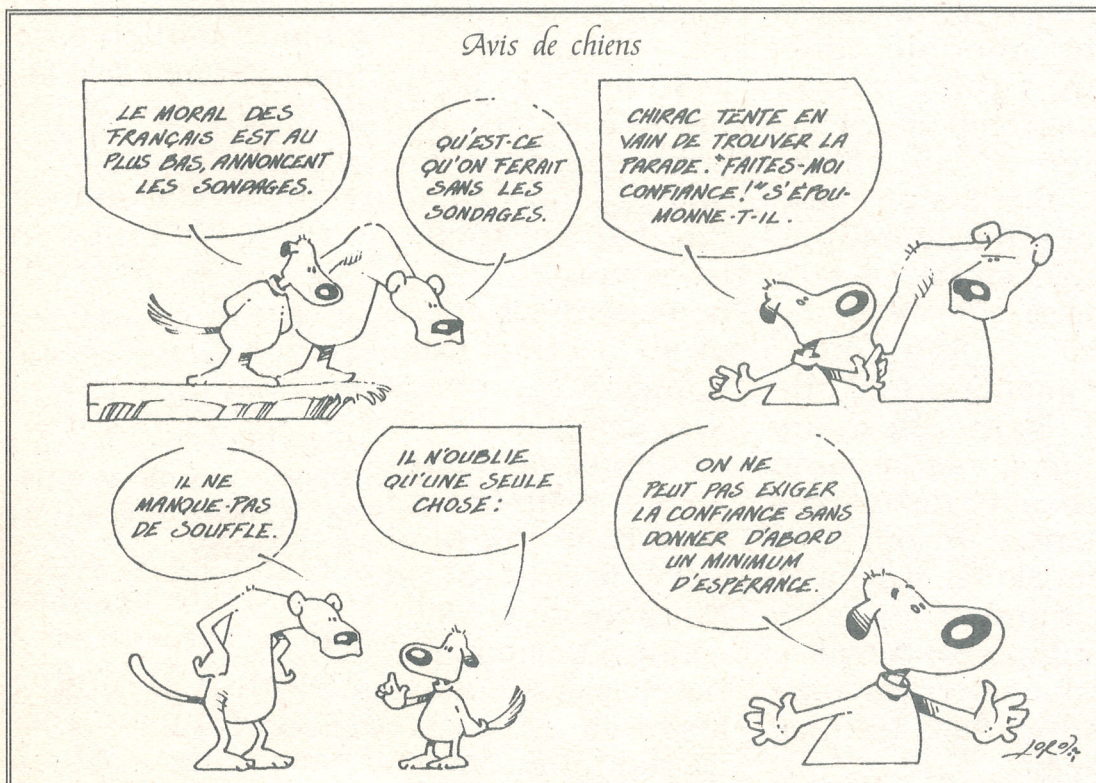
SOLUTION

 Raymond Barre a trouvé le truc pour sauver les finances de sa bonne ville de Lyon ruinée par le mirobolant Michel Noir : ouvrir un casino. Commentaire rigolard de Bruno Gollnisch : "On attendait mieux du "meilleur économiste de France"... Les riverains vont être réveillés par les coups de revolver des flambeurs ruinés se faisant justice dans le parc..."

CALCUL

 Le Pacte pour les banlieues coûtera quinze milliards aux Français. Pour le même prix, on pourrait offrir un aller simple en charter vers n'importe quelle ville d'Afrique à huit millions de voyageurs. Et quelle relance pour le transport aérien !

Avis de chiens



ACCUEIL



Dans le même plan, l'ineffable Eric Raoult a trouvé la solution contre la délinquance banlieusarde : "des unités éducatives pour l'accueil des multirécidivistes".

L'accueil ? Ne craint-on pas que le mot soit un peu fort ?

BONNE CAUSE



Mise en examen à son tour, Madame Pacary, épouse de l'affairiste actuellement incarcéré pour corruption, mange le morceau.

Au juge d'instruction, elle a capté les bénéficiaires de ses pots-de-vin : le trésorier du RPR, l'éternel ministre de la culture Jack Lang et l'ex-maire de Grenoble Carignon, "le plus gourmand, il en voulait toujours plus, et en liquide". Sans doute pour financer le pacte républicain...

TETU



L'incroyable est que le même Carignon, quoique dûment condamné pour corruption en première instance comme en appel, siège encore à la présidence du Conseil général de l'Isère malgré sa promesse de démission et le refus de plusieurs élus de siéger aux côtés du corrompu. Il y a encore du fric à piquer ?

AUTO PORTRAIT



De Léotard, ce mot : "Je suis un Beur puisque j'ai une mère corse et un père provençal."

Nous, on pense plutôt que Léo est tout simplement un imbécile mais que ça n'a rien à voir avec ses origines familiales.

CAPITULATION



Le projet de "service public à la française" avec service minimum inscrit dans la Constitution est abandonné. Les syndicats n'en voulaient pas.

Quinze ans et cinquante milliards pour multiplier par dix les zones de non droit

On nous pardonnera d'avoir quelque difficulté à retenir notre hilarité devant l'annonce du "PNIU", programme national (sic) d'intégration urbaine pour les banlieues lancé à grand renfort de médiatisation par Raoult et Gaudin, les Laurel et Hardy de l'invasion.

Un peu d'histoire, si l'on nous permet... En 1981, quelques mois après l'accession au pouvoir de Mitterrand et à l'issue d'un été où, de Minguettes à Vaulx-en-Velin, la racaille allogène a mis les banlieues à feu et à sang, Hubert Dubedout, maire socialiste de Grenoble, lance un "grand projet d'action pour les banlieues", la CNDSQ (Commission nationale de développement social des quartiers).

Au programme : "Améliorer le carnet de santé en même temps que le carnet scolaire, reconstruire le tissu urbain, social et culturel, insérer les "jeunes" dans le monde du travail et faire entrer les entreprises dans les quartiers".

En 1982, devant l'échec des CNDSQ,

Gilbert Bonnemaison annonce la création des ZEP : "Zones d'éducation prioritaire" où on va s'occuper sérieusement de l'éducation et de l'emploi des "jeunes".

En 1983, le foirage des ZEP laisse la place aux CCPD (Conseils communaux de prévention de la délinquance), qui tiennent la solution : éduquer les jeunes et les employer.

En 1984, les CCPD disparaissent dans le néant et l'agitateur milliardaire trotskyste Castro invente le plan "B 89" (Banlieue 89), qui se propose de conduire les jeunes à l'école puis au boulot.

B 89 ne durera pas jusqu'à l'échéance contenue dans son nom.

En 1988, Rocard lance la DIV (Délégation interministérielle pour la Ville) dont l'objectif est... vous avez compris.

Quelques semaines après, Mitterrand enterre la DIV pour lancer le GMV (Grand Ministère de la Ville), confié à Delebarre.

Delebarre, lui, lance alors la LOV (Loi d'orientation Villes) qui ne sera jamais appliquée.

Sur quoi, Tapie lance les MC (Maisons du citoyen), qui ont pour objectif annoncé de trouver du travail pour les "jeunes" et pour résultat de faire de la pub à Tapie. On connaît la suite.

En 1993, l'abondante Simone Veil débloque cinq milliards pour son PUFB (Plan d'urgence en faveur des banlieues), qui avortera, bien sûr.

Enfin, en 1996, Juppé lance le PNIU.

En somme, en quinze ans, l'invasion des prédateurs étrangers qui est le facteur unique du "malaise des banlieues" aura coûté près de cinquante milliards de francs et mobilisé les politiciens et les médias autour de sept machins qui, du CNDSQ au PNIU, en passant par le CCPD, le B 89, la DIV, la LOV et les MC, ont tous recouru aux mêmes ficelles.

Dans le même temps, le nombre des quartiers "défavorisés", c'est-à-dire des enclaves interdites à l'autorité publique par l'occupant, sera passé de 150 à 1 300.



Et c'est ainsi...

par ADG

Il ne faudrait pas croire, à la lumière des quatre chroniques qui précédaient et qui ont proprement révolté l'estomac de quelques lecteurs sensibles, que l'anthropophagie soit passée de mode. Ainsi, vient d'être récompensé par le prix Jules Verne, présidé par Eric Tabarly, un film franco-américain de Judith Dwan Hallet intitulé **"Une tribu sous les nuages"**, consacré aux Korowai, une tribu vivant dans la province indonésienne de l'Irian Jaya et qui pratique encore le cannibalisme. Je ne désespère pas qu'un ethnologue têtue, explorant l'Aveyron ou le Berry, ne découvre quelque jour prochain qu'un clan survivaliste, terré au bord d'un gave ou d'une lande à berruée, s'adonne avec amour, délice et morgue, aux rites anciens du petit mâchon humain.

Car la France n'est pas à l'abri du sandwich à la zigoulette ou de la daube de triceps : n'est-ce point dans **"Ça s'est passé à Toulon & en Pays varois"** (Autre temps, édit.) que je lis, sous la plume de Jean Rambaud, qu'en 1945 M. André Taxi, "pharmacien et érudit salernois", découvrit des vestiges du paléolithique supérieur et du néolithique dans la grotte Fontbrégoua ? En 1970 (ils y avaient mis le temps), les rudes gars du CNRS, armés de microscopes électroniques, examinèrent les restes humains (crânes et ossements) de quatre enfants et adolescents et de trois adultes. **"Les stries infligées aux os par des couteaux de silex ne laissent aucun doute : les carcasses humaines avaient été dépecées et désossées selon les mêmes techniques alors employées pour le dépeçage des animaux."**

Et M. Camps, dans son très certainement savant ouvrage : **"La Provence des origines à l'an mille"** d'ajouter : **"Les ossements longs avaient été, comme ceux des cerfs et des moutons, fendus en long pour en extraire la**

L'homme de goût(4)

Cannibalisme
occidental
- Auto-injection
- Dégout du requin
Grandeur pourtant
consecutive de
l'homme musclé

moelle."

Je ne vois donc pas de raison valable pour, ainsi que M. de Beketch m'en prie, aller faire de sitôt un tour à Salernes.

Plus près de nous, Garnier cite le cas d'Eugène L..., journalier de vingt et un ans, qui, assis sur un banc public, attira la sagacité des agents de police : **"Avec des ciseaux de tailleur, il était en train de découper un morceau de son bras gauche. Il expliqua qu'il était très troublé par la peau blanche de certaines femmes et qu'il rêvait de les mordre et de les manger. N'ayant jamais pu satisfaire ce désir (plaignons, oui, plaignons le sort du pauvre Eugène !), il avait pris l'habitude de se découper lui-même, sur ses bras, là où la peau était aussi fine, aussi excitante que sur les femmes aimées, des morceaux épais, succulents, et qui calmaient aussitôt son ardeur**

sexuelle" (et pourquoi pas tout simplement son appétit ? - Cité dans l'indispensable **"Livre des Bizarres"** de Guy Betchel et J.C. Carrière - "Bouquins").

Dans les années 60, Georges Bardawil écrivit à la "Série Noire" un ouvrage dont le titre : **"Aimez-vous les femmes ?"** faisait plus référence à la gastronomie qu'à "l'ardeur sexuelle" plus haut relevée et le plus drôle, c'est que, lorsque j'ai rencontré ledit Georges Bardawil, il tenait un bistrot à vins, "L'Ecluse", quai des Grands-Augustins. C'est avec méfiance que j'ai regardé ce qu'il y avait entre ses tranches de pain Poilane...

Des longues et nourissantes pages consacrées à "L'homme de goût" on aura, je l'espère, tiré quelques enseignements sur ce qui fait toute la saveur de notre prochain, celui que nous aimons comme nous-même, aurait ajouté Eugène L... L'homme est délicieux bien que son degré de salaison puisse en altérer la bonté, sa chair ressemble à celle de la chèvre et un homme mûr est préférable à un enfant, sauf pour ce qui concerne les petits doigts.

Cela, c'est notre incontestable fatuité qui nous le fait croire, car tout le monde n'est pas d'accord avec ces présomptueuses assertions. Ainsi le Grand Requin Blanc, qui, après avoir mordu dans de l'homme, souvent le dédaigne, ce que justifie Peter Klimley, biologiste au laboratoire marin de Bodega, près de San Francisco : **"la chair humaine n'est pas assez riche en graisse pour le Grand Blanc. Il préfère une baleine bien en chair ou un phoque. Son choix se porte sur un aliment à fort apport calorique. Or, à poids égal, la graisse apporte deux fois plus de calorie que le muscle"**.

Il nous faut déchanter : si l'homme est au goût de l'homme, il ne l'est pas à celui du Grand Blanc, même si c'est ainsi que, musclé, il est grand. (Faim)

Document

La « Charte du culte Musulman en France »

Le 10 décembre 1995, les membres d'un Conseil dit représentatif des musulmans de France, comprenant toutes sortes de personnalités du monde musulman résidant dans notre pays, religieux ou simples fidèles, ont adopté une Charte du culte musulman en France.

Faisaient partie de ce Conseil : le recteur de l'Institut musulman de la Mosquée de Paris et quelques-uns de ses proches collaborateurs, mais aussi plusieurs muphtis (interprètes officiels de la loi musulmane), quelques directeurs de mosquées françaises, des directeurs et des secrétaires d'associations régionales musulmanes, d'associations d'étudiants ou, plus simplement, de jeunes, mais également un grand nombre de personnes ne représentant qu'elles-mêmes : professeur, chercheur au CNRS, docteur en pharmacie, restaurateur, avocate, éditeur, directeur de radio, anciens députés et sénateurs, ancien président de tribunal, ancien ambassadeur... Au total : soixante dix-neuf personnes.

Très prompts, en certaines circonstances, à répercuter et même à amplifier les

informations concernant les immigrés, nos médias se sont montrés relativement silencieux sur cet événement qui eût dû pourtant les transporter d'aise et les amener à battre tambours tant il appert, à la lecture du préambule et des trente-sept articles qui composent cette Charte, qu'il s'agit là d'un texte particulièrement panégyrique sur l'Islam, tout à fait dans le goût du jour.

Peut-être a-t-on craint que l'excessif de la louange ne soulevât, à la lumière des réalités actuelles de cette religion, quelques questions inopportunes en ces temps où il est de bon ton de constater qu'à part quelques trublions de droite "tout le monde il est bon, tout le monde il est gentil".

Voyons ce qu'il en est exactement, à la lecture de quelques-uns des articles les plus significatifs.

L'article 6 présente l'Islam comme une "religion de connaissance et de charité, de fraternité, de pardon et de justice sociale"...

Sans doute la plupart des religions se targuent-elles de telles qualités, mais les termes de "fraternité" et de "justice sociale" paraissent

bien modernes et sans doute quelque peu excessifs (à tout le moins pour ce qui est de la mise en pratique d'aussi beaux sentiments), quand on songe que les pays musulmans sont parmi ceux, dans le monde, où l'opulence la plus insolente côtoie la misère la plus sordide.

L'article 7 poursuit sur la lancée du précédent, déclarant que "l'Islam constitue un message de paix" qui, là encore, a sans doute été bien mal compris des fidèles, si l'on en juge par ce qui s'est passé au Liban voici peu et au Soudan actuellement. Peut-on appeler "message de paix" la conquête du Maghreb avec le refoulement des Berbères dans les montagnes, l'occupation de l'Espagne et la montée jusqu'à Poitiers ? Quant à l'article 11, résolument moderne et tout à fait dans le vent de l'actualité, il ne craint pas d'affirmer : "L'Islam prône la tolérance et combat le racisme, la xénophobie et les discriminations de tout ordre". Fermons le ban ! Si l'on ne peut que se réjouir à l'énoncé d'une telle profession de foi, on regrettera toutefois l'absence de citations de versets du Coran à l'appui

de ces somptueuses déclarations. Cette négligence des auteurs de la Charte risque de semer le trouble quant à l'authenticité de celles-ci, dans les esprits chagrins.

L'article 13 confirme le précédent article, disant : "l'Islam appelle au respect de la dignité de l'homme. Il refuse toute forme de discrimination et d'exploitation. Il ordonne le respect de la vie humaine". On avait cru jusqu'ici que le statut de protégé était la règle que les musulmans appliquaient, dans leurs pays, aux sujets étrangers. On aimerait donc être détrompés, autrement que par des affirmations de ce genre, par des exemples pratiques de la situation religieuse des étrangers dans les pays musulmans. L'article 15, pour sa part, se montre plus prudent. Il déclare que "la présente Charte engage (dans le sens d'une incitation ou dans celui d'une obligation ?) la communauté à préserver l'apolitisme et la neutralité des mosquées". Intention louable, certes, vœu pieux plus certainement quand on sait à quel point les mosquées ont de tout temps servi de lieu de fermentation et d'excitation des foules musulmanes. N'est-ce pas des



mosquées que partent les "fatwas", ces condamnations à mort prononcées par des religieux, de même que les appels à la "djihad" ou guerre sainte ? L'article 34, quant à lui, étonne aussi, lorsqu'il nous informe que "l'Islam appelle à la reconnaissance réciproque des religions dans l'adoration d'un Dieu unique". Pour quoi donc, dans ce cas, appelle-t-il "incroyants" tous ceux qui croient en un autre Dieu que le sien ?

A moins que nous ne soyons encore mal informés, et, dans ce cas, les citations des versets sur lesquels s'appuie cette surprenante information seraient les bienvenues.

On a l'impression que les rédacteurs de cette Charte ont voulu présenter l'Islam sous un jour éminemment favorable et qu'ils ont exprimé là ce qu'ils pensent que le gouvernement français désire entendre, afin d'être considérés et reconnus par lui comme les seuls "interlocuteurs valables".

Ce panégyrique de l'Islam, bien compréhensible de la part de musulmans soucieux de présenter une belle image de leur religion, n'aurait, somme toute, qu'une importance relative s'il n'était précédé d'un préambule beaucoup plus ambigu quant aux prétentions des auteurs de cette Charte.

C'est ainsi que, dès le premier point de ce texte d'introduction, le Conseil représentatif des musulmans de France entend préciser, dit-il : "la légitimité historique de leur présence sur le sol national", ajoutant plus loin : "...par le sang versé à Verdun et à Monte Cas-

sino"..., déclarant aussi que cette communauté tient à "garder vivante l'histoire de sa présence". Dès lors, nous quittons les sphères éthérées de la spiritualité pour celles, beaucoup plus terre à terre, de ce bas monde.

Cette prétention à une légitimité historique à s'installer en France au nom d'une extension de la loi du "sang versé" va très loin.

France dans les deux guerres, sans parler des ressortissants de cent pays dont des nationaux servirent sous l'uniforme de la Légion étrangère, pourraient arguer du même droit, de la même "légitimité"... à s'installer chez nous !

On croit rêver !

Et si, au "sang versé" par les Maghrébins à Verdun et en Italie, nous opposions le "sang versé" par

lors, contester la représentativité et la sincérité des sentiments affichés dans cette Charte.

De plus, cette prétention à une légitimité historique et à une reconnaissance de leur culte pour raison de "sang versé" par des musulmans en France ignore superbement les problèmes de réciprocité. En effet, des Français ont aidé l'Arabie Saoudite à réduire leurs extrémistes, voici quelques années. Ils ont combattu, voici peu, en faveur des Emirats du Golfe. Ont-ils le droit de pratiquer leur religion dans ces pays musulmans ? On serait heureux de l'apprendre !

Il serait sans doute temps de rappeler au Conseil représentatif des musulmans de France qu'il n'existe pas d'autre droit à s'installer dans un pays que celui que les nationaux de ce pays consentent à accorder aux arrivants.

Cette autorisation pouvant, à tout moment, être remise en cause en vertu de l'intérêt de la nation d'accueil.

C'est un droit constant dans tous les pays et l'on ne voit pas bien au nom de quel principe la France en serait privée.

C'est donc faire preuve d'une singulière impudence que de se prévaloir d'une "légitimité" à sens unique, comme le fait ce Conseil. Et c'est faire montre d'une singulière faiblesse et d'une grande imprudence que d'en accepter le principe, comme le fait le gouvernement actuel.

A. KEHL



Marabout

Elle fait obligation à la France de recevoir tous les musulmans au simple motif que certains ont combattu autrefois dans les rangs de l'armée française.

Que cela vaille pour les combattants eux-mêmes et leurs descendants, soit ! Mais que cela soit étendu à tous leurs compatriotes, c'est inacceptable et déloyal.

A ce compte, Américains, Anglais, Australiens dont les aïeux combattirent en

les Français en Algérie dans une guerre où la France fut reniée de la façon la plus catégorique et la plus sauvage ?

N'est-il pas hautement significatif que les Harkis, qui luttèrent pour continuer à vivre avec les Français et qui constituèrent le premier groupement musulman important en France, voici plus de trente ans, ne se soient pas trouvés en nombre parmi les membres de ce Conseil dont on peut, dès



DANS L'ORDRE



Le CRIF d'Hajdenberg a défini ses priorités : premièrement lutter contre l'extrême droite ; deuxièmement soutenir Israël. Comme ça, au moins, c'est clair.

SYMPA



Lu dans "Le Monde libertaire", publication anarchiste, ce raisonnement frappé au coin du bon sens : Mitterrand a supprimé la peine de mort contre l'avis de la majorité, donc Mitterrand était antidémocratique.

Bien vu !

Et le signataire de ces lignes, un certain Floréal, ajoute : "On s'en fout, on n'est pas démocrates !" Sympathique, décidément, ces anars.

AUTOCRITIQUE GASTRONOMIQUE



De Raphaël Draï, dans "Tribune juive", cette définition de "l'intelligentsia parisienne" : "un vermineux steak tartare". Pas casher, alors ?

FRANCS ET MASSIFS



Le nouveau grand maître élu du Grand Orient est bien content : "Les membres du Grand Orient sont plutôt moins impliqués dans les affaires que les frères des autres obédiences", a-t-il constaté. Ce qui s'appelle se contenter de peu.

JUSQU'À L'OS



En fait, la secte maçonnique est pourrie jusqu'à l'os. La plupart des politiciens corrompus sont maçons et il existe même des ateliers spécialisés dans le racket politique. Le sénateur pourri de Nîmes, Claude Pradille, est maçon ; Carignon, maire pourri de Grenoble, est maçon ; Mouillot, maire pourri de Cannes, est maçon ; Crozemaire, parrain de la mafia du cancer, est maçon. On pourrait remplir les colonnes du "Libre Journal" (et les cellules de la Santé) avec les politiciens maçons véreux.

Stratégies

par Henri de Fersan

Soudan : un Régime aux aboi (fin)

Si la junte islamomarxiste de Khartoum se renforce, c'est qu'elle compte lancer une offensive finale contre les forces du colonel Garang. Sur le plan diplomatique, Khartoum joue la carte islamique et marxiste.

Bien que le régime de Khartoum soit montré du doigt au sein de la Ligue arabe par l'Algérie et l'Égypte car il finance les groupes terroristes dans ces pays, son intransigeance islamique lui a attiré les bonnes grâces de l'Iran. En juin, 400 coopérants de ce pays sont arrivés au Soudan pour encadrer les forces gouvernementales.

Un projet de réorganisation totale de l'armée soudanaise leur est confié : trois divisions de seconde ligne seront composées d'ethnies du sud, alors que les cinq autres seront constituées comme une garde prétorienne d'élite. D'autre part, les Renseignements militaires du général al-Zubeir Mohamed Saleh, numéro deux du régime, ont augmenté les contacts avec Téhéran, Bagdad et Tripoli, les trois principaux alliés du Soudan.

L'opposition n'est pas en reste : du 15 au 18 juin, le Congrès de l'opposition soudanaise a décidé de créer une

division du Soudan libre, qui sera dirigée par Mohamed Osman al-Murghani.

Cette division recevra le soutien militaire de l'Égypte, des États-Unis, de l'Ouganda et de l'Érythrée. D'autre part, la résistance noire a dépêché en octobre, à Paris, l'ancien ministre des Affaires étrangères, Mansour Khalid, pour arranger une rencontre Chirac-Garang. La France vendra-t-elle des armes aux Noirs ? En tout cas, le régime arabe resserre les rangs, non seulement contre les sudistes, mais également contre l'opposition arabe. Une nouvelle vague de purges a frappé les milieux de la sécurité, notamment ceux qui ont été trop ouvertement impliqués dans l'attentat d'Addis-Abeba contre le président égyptien, à savoir les chefs de la Sécurité intérieure (colonel Hassan Dahaoui), de la Sécurité extérieure (Nafia Ali Nafia) et le ministre de l'Intérieur (Tayeb Ibrahim Mohamed Kheir).

Cependant, sur le plan militaire, l'offensive noire de novembre plaça les Arabes en position difficile : le SPLA a repris les villes de Barjoui, Blataka, Magwi et Owiniyikibul, lui ouvrant la route de Jaba et lui

permettant de capturer deux chars, deux obusiers lourds et deux camions de munitions. La riposte ne se fit pas attendre : les gouvernementaux mobilisèrent la réserve et la redéployèrent aux frontières entre le Soudan, l'Éthiopie et l'Érythrée. A noter que la mobilisation toucha les Forces populaires de défense, unité paramilitaire du Front national islamique forte de 60 000 hommes. D'autre part, des techniciens chinois ont réussi à rendre opérationnels les vieux F-5 américains équipant l'aviation gouvernementale.

L'armée gouvernementale est forte de 118 500 hommes, soit 8 divisions (6 d'infanterie, 1 blindée, 1 "aéroportée"), équipées de matériel poussif : 320 chars, dont 20 modernes, 1 433 pièces d'artillerie sur le papier, 63 avions de combat totalement dépassés et de valeur douteuse, ainsi que 2 hélicoptères de combat. La seule unité un tant soit peu valable, c'est la 7ème division qui tient Khartoum et Port Soudan. Face au Nord, le Sud aligne 50 000 hommes, soit 4 divisions, en sus de la division arabe rebelle, disposant de matériel léger.

Henri de Fersan



Le journal de Séraphin Grigneux,

« Homme de lettres »

par

Daniel Raffard de Brienne

Le 12 décembre 1995 Je suis en grève. Tout seul, à ma table de travail. Sur le tas, en somme. Rien que pour embêter Juppé.

De toute manière, si je n'étais pas en grève, je me trouverais en chômage technique, faute de recevoir les commandes de mes clients bloquées à la poste.

Il n'y a pas que moi en chômage technique. Il paraît que le taux de délinquance s'effondre. Déjà, la vue des patrouilles antiterroristes avait calmé les malfrats. Et voilà que la grève des transports bloque les "jeunes" dans leurs banlieues. Ils ne peuvent plus gagner les lieux de travail où ils exercent leurs petits talents de société.

Les constructeurs d'automobiles s'en inquiètent. Si l'on ne vole plus de voitures, et si on n'en incendie plus, les ventes vont encore diminuer.

Le 14 décembre 1995
Après tout, ce n'est pas briser ma grève que de me remettre à ma tragédie "Decujus". J'étais en panne avec "Monte-verde", la seule rime décente à "perde". Une aimable correspondante m'a suggéré une solution ingénieuse, mais que diable irait faire mon "Decujus" dans une bourgade italienne qui n'existait pas encore de

son temps ?

Pour éviter le fâcheux anachronisme, je creuse une autre idée. Et si je faisais de Calamine une princesse nubienne du plus beau noir ? Comme dans les films de Tarzan, elle supprimerait les "R". Et j'obtiens sans peine un élégant distique que m'envierait Racine :

*"Pou' toi, ô g'and
Bwana, faut-il que je me
pe'de ?*

*"Me faut-il donc
m'enfui' su' mon véloci-
pède ?*

Seul inconvénient, on doit admettre que Calamine a changé de teint depuis la première scène où Decujus lui déclare :

*"Tes grands yeux
indigo, ma blonde Calamine,*

*"Donnent de la
couleur à ta candide
mine."*

Le 16 décembre 1995

Toujours ni trains, ni métros. J'avais invité à déjeuner mercredi mon vieux camarade Alfred. Le jour venu, point d'Alfred. J'ai dû déguster seul mon bœuf en daube, à peine troublé par une légère inquiétude qu'eut tôt fait de dissiper l'agréable sensation d'un estomac confortablement dilaté. Les jours suivants, aucune nouvelle d'Alfred. Mais, ce matin, coup de sonnette. J'ouvre. Voilà mon Alfred qui, d'une voix pâteuse, me crie, selon son habi-

tude et avec cet esprit parisien que le monde entier nous envie : "T'as le bonjour d'Alfred, comment vas-tu... yau de poêle ?"

Et il me conte son odyssée. Parti en voiture, mercredi à l'aube, faute de train, il s'est vite trouvé intégré et même digéré dans le plus affreux bouchon que l'on puisse imaginer. Emboîté dans un magma automobile s'écoulant lentement comme celui d'un volcan, tantôt il faisait sa sieste, tantôt il descendait avaler un sandwich et un demi et remontait dans sa voiture cinquante mètres plus loin où l'avaient poussée les pare-chocs de ses suiveurs.

Bref, le lendemain matin, il s'est échoué à la Porte d'Orléans. Abandonnant son engin qui, à force de chauffer, avait à moitié fondu, il entreprit de traverser Paris à pied. Il y a mis deux jours et deux nuits, ses courtes étapes se trouvant notablement allongées par quelques détours rafraîchissants chez des apôtres de Bacchus et par la trajectoire sinusoïdale de ses pas consécutive au culte rendu à cet aimable dieu.

Maintenant, il est là, chez moi, carré dans mon fauteuil, bien décidé à y rester jusqu'à la fin des grèves. Monsieur Juppé, faites quelque chose !

Bevues de Presse

par **Perre Monnier**

EMAIL DIAMANT

« Car cette habileté [celle de Mitterrand] porte en elle toutes les ombres dont l'action de François Mitterrand fut émaillée. »
Laurent Gilardino, *Le Méridional*, 9 janvier 1996.

TOUJOURS PLUS HAUT !

« Tous comptes faits, c'est l'homme du 10 mai 81 qui résiste le mieux au tamis des souvenirs. Celui du 8 mai 88 s'est perdu dans les limbes. »

Jean-Michel Helvig,
Libération, 11 janvier 1996.

**NI VU, NI CONNU,
J'T'EMBROUILLE**

« François Mitterrand, qui rêvait de saints laïcs, a bien gagné sa place au royaume de l'invisible. »

François Devinat,
Libération, 11 janvier 1996.

**C'EST PAS TOUS LES
JOURS**

« Rarement, en effet, président de la République n'aura autant forcé son destin pour grimper l'échelle de Jacob. »

François Devinat,
Libération, 11 janvier 1996.

CERCLE VICIEUX

« François Mitterrand s'était mis au centre de cercles concentriques qui n'étaient pas du même niveau et ne se rencontraient que rarement. »

Franz-Olivier Giesbert, *Le Figaro*, 9 janvier 1996.

**UNE GRANDE FACETTE
NOUS A QUITTES**

« Ses facettes multiples ne brillaient pas toutes dans la même direction. »

Alain Duhamel, *Libération*, 12 janvier 1996.



INTELLIGENTSIA ET BOLCHEVISME (II)

Sous mon Béret

DOUSTE BLESSE...

Coarraze, vendredi 19 janvier (extrait de "Sud-Ouest").
"Un agriculteur blessé par le taureau qu'il caressait. Jeudi, vers 14h 45, à Coarraze, un agriculteur a probablement échappé à un accident qui aurait pu avoir des conséquences bien plus graves. Domicilié à Pau mais exploitant d'une ferme dans le hameau de Coarraze, François Douste, 26 ans, caressait dans un champ un taureau qui supportait sans broncher un tel comportement de la part de son père. Mais l'animal ne réagit pas de la même façon avec le fils : il remonta brutalement la tête et ses cornes labourèrent le sternum de monsieur Douste. Celui-ci, projeté au sol, eut la présence d'esprit de s'éloigner de l'animal en rampant pour se faire oublier de lui. Il parvint jusqu'au bord de la route et alerta un voisin qui appela les secours. Les pompiers de Coarraze ont transporté à l'hôpital de Pau l'éleveur trop caressant auquel son geste amical envers le bovidé n'a valu, Dieu merci, que quelques blessures sans gravité aux côtes."

...BLAZY PAS

Paris, jeudi 14h 45.
Contrairement aux rumeurs qui courent, Monsieur Auguste Blazy, clown, n'a pas été blessé par les cornes d'un précédent locataire des lieux qu'il occupe actuellement.

Joseph Grec

Les moyens de propagande actuels, télévision et presse magazine, ont fait entrer dans l'élite les journalistes, qui détiennent une place fort importante dans la société. Jadis, ceux qui tenaient l'arme agricole, les seigneurs propriétaires des terres, disposaient d'un immense pouvoir. Plus tard, dans une société industrielle, le pouvoir passa aux capitaines d'industrie et aux financiers. Ensuite, les services devinrent prédominants, offrant le pouvoir à la presse, aux banques et aux tenants de l'information et des transports.

La concentration de la presse, de la banque, des réseaux de financement et de toutes formes de services entre de mêmes mains dans une oligarchie constitue une évolution de la société vers le totalitarisme absolu tel qu'il était défini dans le "1984" du prophète marxiste George Orwell et ce, quelle que soit la nature de cette oligarchie : politique, religieuse, technocratique.

En France, cette oligarchie existe bel et bien et elle est contrôlée par la gauche, qui détient un pouvoir autre-

ment plus grand que sa stricte représentation électorale.

Qui détient la télé détient un pouvoir quasi divin : celui de modeler les consciences. Or, ce sont les forces anti-nationales et anti-chrétiennes qui tirent les ficelles des services français. Quelle est la part des catholiques et des patriotes au sein des télévisions, des banques, de la culture, de l'université ? Nulle.

Parce qu'ils sont inférieurs ? Non, parce qu'ils sont traqués et impitoyablement éliminés par les marxissants. Les soixante-dix années du régime soviétique le démontrent : les révolutions, toutes les révolutions dévorent leurs enfants, à l'instar de Saturne, et finissent par mourir, fossilisées et laissant le pays dans un chaos glacé. La Révolution bolchevique en Russie montre la vie et la mort d'un régime orwellien : *Période Lénine* :

C'est l'enthousiasme, la naissance dans le sang. Les intellectuels dogmatisent, liquident la vieille élite et s'installent.

Période Staline : La machine s'emballe, la Révolution demande du sang, encore du sang, toujours du sang.

Par peur de chuter et de peur que certains ne révèlent au peuple qu'il fut trompé, on massacre, on liquide toute velléité d'opposition intellectuelle ; quitte à la remplacer par des pantins (Lyssenko). *Période Khrouchtchev* : La génération révolutionnaire disparaît peu à peu, sans relâche. Les rescapés tentent de survivre en s'appuyant sur une classe 2 neutralisée (technocrates et apparatchiks).

Période Brejnev : Une nouvelle oligarchie s'installe : la nomenklatura népotiste, corrompue, contre laquelle s'insurgent des pragmatiques membres du Parti qui rejoignent et renforcent, dans une alliance contre nature, les dissidents antimarxistes.

Période Gorbatchev : Le Parti est contraint, pour survivre, de pactiser avec les contestataires. Dissidents et opposants sont graciés (Sakharov, Soljenitsyne). Finalement, les contestataires (Eltssine, Popov) alliés aux durs (Kravchouck, Nazarbaev) limogent la vieille garde.

La boucle est bouclée, la Révolution s'est autodévorée... Et les restes de ce festin immonde mélangent les provocateurs bar-

bouillés en nationalistes (Jirinovski) et les vieux toqués staliniens.

Les relations entre la gauche et les Français furent celles d'un grand amour déçu, avec la date charnière de mai 1968. Jadis, le socialo-communiste avait le culte du prolo, du populo. On le représentait comme le type à casquette à carreaux et gauloise au bec, exploité par un "fasciste", le patron. En effet, devant la force du communisme et le prestige acquis par l'URSS après la seconde guerre mondiale, le socialisme avait des reflets rougeoyants. Rêvant de la Révolution, ils avaient besoin de l'ouvrier, fer de lance de celle-ci selon l'analyse marxiste-léniniste, pour la réussir, et donc de le flatter.

Arrivèrent les Trente Glorieuses, l'élévation générale du niveau de vie et l'écrasement des patriotes tchécoslovaques par les chars du Pacte. Plus riche, plus instruit, mieux logé, l'ouvrier de l'usine ou du bureau (le fonctionnaire, nouveau "prolétaire") est moins tenté par l'extrémisme radical et le parti de la haine.

Henri de FERSAN



Lettres de Bretagne

Le représentant des Beaux arts

Passant par Locmalo, je remarque qu'un vantail est ouvert sous le porche de l'église. Cela est tellement rare que je gare ma voiture et que je vais y faire un tour. J'allume un cierge devant Notre-Dame du Bon Secours. Cette statue, très grande, est en bois polychrome. Dans un médaillon, sous le socle, une date : 1733 ; le nom de l'artiste : François Herpe.

A une certaine époque, cette vénérable statue a failli être enlevée et reléguée dans un coin... Quant à la table de communion que l'on appelle maintenant "la balustrade", elle avait trouvé un acquéreur... Il était du dernier chic d'avoir une telle balustrade dans la vieille demeure que l'on restaurait. Si, alors, tout était resté en place, c'est grâce à une paroissienne qui avait fait un boucan de tous les diables !!!

"Mais, disait ma mère, boucan ou pas boucan, si son frère n'avait pas été aussi "en eutrù mér"(Monsieur le Maire)"...

Cette paroissienne et son frère étant décédés, le nettoyage par le vide a repris. La chaire est planquée dans l'encoignure d'une porte tandis que l'abat-voix sert de piédestal à une statue en plâtre du Sacré-Cœur. Les tableaux du Chemin de Croix sont entreposés, en tas, dans le



local des fonts baptismaux. Ils ont été remplacés par des stations en métal, pas laides mais très modern-style. Un peu comme dans l'ancienne mairie de Guéméné, qui est de la même époque et où les montants et traverses de toutes les ouvertures ont été refaits en PVC (ces bâtisses sont du XVe).

L'ancien desservant de la paroisse voulait faire détruire le petit local des fonts baptismaux, arguant du fait que c'était "un rajout", ce qui est exact, mais ce "rajout" ne nuit en rien à l'esthétique de la nef puisque, construit en face d'une porte de sortie, il est invisible de l'intérieur et si discret à l'extérieur !

Il avait sollicité mon soutien afin de faire aboutir son projet. Quand je lui ai demandé où il comptait mettre les fonts

baptismaux, il m'avait répondu : "On trouvera bien un coin..." Lorsque je lui ai rappelé que mon arrière-grand-père y fut baptisé en février 1820, mon grand-père en octobre 1864, ma mère en mars 1894, il a balayé tout cela d'un geste de la main...

Toutes ces transformations se font sous l'égide du représentant des Beaux-arts... Omnipotent, tout le monde s'incline et dit "Amen". Il est vrai que, sans son aval, pas de subvention du Conseil général ! Si vous émettez la moindre petite réserve, c'est tout de suite, levant le doigt : "Ah, c'est le Représentant des Beaux-Arts !..."

A la réception des travaux, nos édiles et nos prêtres se pâment d'admiration. Ce Représentant des Beaux-Arts, avec des majuscules partout, s'il vous plaît, est-il compétent dans tous les domaines ? Respecte-t-il les traditions ? Son goût est-il infaillible ? J'en doute, mais ce dont je suis sûre c'est que nous ne parlons pas le même français. Pour moi, "restaurer" implique, forcément, le respect de l'état primitif. Pas pour lui. J'en arrive à me demander si ce beau monde ne serait pas en train de tout saloper chez nous.

G.F.

Ecrivains de France

Eugene Lemerancier le Voyant qui se trompa

A plusieurs reprises, au cours de l'année dernière, le "Libre Journal" consacra sa chronique de la "Grande Guerre" à Eugène Emmanuel Lemerancier, peintre français tué à vingt-neuf ans pendant la terrible bataille des Eparges en avril 1915 et dont les lettres de guerre nous avaient bouleversés.

A la suite de cette série, une lectrice était venue nous offrir des copies de tableaux de ce peintre.

Y était joint le portrait reproduit ici, qui est l'œuvre de sa mère. Cette double rencontre nous avait incités à tenter d'en savoir plus sur Eugène E. Lemerancier.

Après des mois de recherches infructueuses, nous avons finalement retrouvé la fameuse "Anthologie des écrivains morts à la guerre". Publiée en 1924 par Malfère-Amiens, elle offre un long portrait d'Eugène tracé par André Michel.

Lorsque l'on saura que près de cinq cents écrivains, poètes, philosophes, journalistes, essayistes, dramaturges sont ensevelis dans cet ossuaire de papier, on mesurera la perte immense, à jamais irréparable, que l'intelligence française, le génie français, l'âme française ont subie dans cet holocauste

épouvantable.

En 1886, Eugène E. Lemerancier voit le jour à Paris. Son père est mort subitement, six mois plus tôt, et l'enfant sera élevé par sa mère et sa grand-mère, toutes deux artistes de talent vouées à l'enseignement du dessin et de la peinture. Leur exemple quotidien éveilla sans doute, en tout cas orienta sa vocation.

A quatre ans, le gamin solitaire au fin visage encadré de boucles blondes dessinait déjà d'instinct. Il inventait même des figurines et des bas-reliefs que ses petits doigts modelaient dans la cire, en se servant d'épingles et d'allumettes comme armature.

A huit ans, il dessinait "d'après nature", comme il le précisait lui-même, non sans une fierté toute naïve, d'une écriture encore enfantine, sous des croquis de voiliers, de vieux remparts et de poternes qu'il avait tracés au cours de ses vacances.

Ce talent précoce ne lui tourna pas la tête. A l'école, recevant un prix, il confia à sa mère qu'il tenait "ces distributions pour de vaines parades".

A ces "mondanités" l'enfant prodige préfère l'ingrat esclavage du piano. Il s'éblouit des "constructions" de Bach et s'essaie à la composition.

A onze ans et demi, il entre chez un maître de peinture qui le conduit, à quinze ans, à l'Ecole

des Beaux-Arts.

A dix-sept ans, il peint un portrait de sa mère qui, consécration rarissime pour un si jeune talent, lui vaut d'être accepté par le jury du Salon. A dix-huit, il est reçu comme élève chez Jean-Paul Laurens. A l'évidence, ce tout jeune homme est d'une sensibilité à fleur de peau. Sa passion pour les arts, son éducation toute féminine, sa curiosité inquiète pour les théories philosophiques et religieuses qui se disputent les intelligences du temps, sa recherche entêtée de l'effort, sa vénération pour le devoir, tout le porte à la douceur, à la rigueur, à la distinction. C'est cet être d'exception et donc de souffrance qui, adolescent torturé, devance l'appel des drapeaux, peut-être pour échapper à la tentation du suicide. Le service militaire sera pour lui un creuset brûlant où, au "bon-garçonnisme des camaraderies artificielles", il opposera "les aspérités et les escarpements de son individualité".

Comment se serait-il satisfait du copinage des chambrées, comment aurait-il supporté sans blessure "le voisinage des imbéciles (qui) est une entrave affreuse", celui qui écrivait dans un cahier consacré à Maeterlinck : "Je crois que l'amitié implique le désir d'un don et certaines amitiés exigent que ce don soit justement la partie la

plus vitale, la plus précieuse de soi-même" ?

Sans doute est-ce cette exigence même qui lui vaut, alors qu'il y avait été reçu à dix-sept ans, d'être refusé au Salon à vingt ans et les deux années qui suivirent. Il se montre, en tout cas, aussi sévère pour lui-même que le plus sévère des juges, sans pour autant se mortifier dans de vaines et artificielles humiliations : "Mes essais, écrit-il à sa mère, mes tentatives d'œuvres très homogènes présentent je ne sais quoi d'enfantin encore, de balbutié dans l'exécution et qui s'accorde mal avec la réelle hauteur de l'intention".

Finalement, l'année de ses vingt-trois ans, un de ses tableaux est reçu. De facture fortement symbolique, il est intitulé "Haheyna", nom tiré sans doute d'une vieille ballade irlandaise, et propose au spectateur une allégorie prophétique du destin de l'auteur.

Mais comment le visiteur du Salon de 1909 aurait-il pu reconnaître, dans la brute herculéenne qui étouffe en son poing un oiseau chanteur, la face bestiale de la guerre où le peintre, poète et musicien sera broyé six ans plus tard ?

Lemerancier, lui, semble pressentir de toute sa sensibilité le temps trop court que le destin lui abandonne et, s'il écrit : "Il me paraît que mon art ne s'épanouira tout à fait que dans la maturité



de ma vie. Prions Dieu qu'il m'y fasse atteindre", son œuvre tout entière avoue à chaque instant que ce n'est là qu'une prière sans espoir.

En 1910, il peint un "Pégase" qui montre Bellérophon précipité sur des rochers et expirant entre les bras d'un faune, cependant que le cheval ailé disparaît dans le lointain.

En 1912, il livre plusieurs esquisses intitulées d'abord "Les Vertus et le Chevalier", puis "Variations sur un thème ancien". En 1913, c'est "Les Voyageurs", œuvre sépulcrale où des silhouettes pétrifiées s'éloignent vers le couchant à travers un chaos désertique. En 1914, "Contemplations" préfigure étrangement l'art tumulaire qui, dix ans plus tard, fleurira partout en France avec les monuments aux morts des villages meurtris.

Chaque fois, l'œuvre est couronnée. Lemerrier reçoit le prix Ralli, puis le prix Chenavard, mais, indifférent à ces "vaines parades", il travaille sans relâche, comme secrètement informé de l'urgence. Peignant le jour, composant la nuit, il multiplie les lettres à sa mère, à sa sœur, à une bien-aimée inconnue, à ses maîtres, il couvre carnets et cahiers d'une écriture nerveuse et rapide d'où jaillit un flot ininterrompu d'impressions, de notes, de souvenirs, de méditations et de descriptions où éclate l'art du peintre. Ainsi ce poème écrit en 1909 :

"L'ornière a gardé l'eau qui la poétise

"Les peupliers rangés projettent leur église

"Contre le ciel d'un gris encor si lumineux

"Qu'il semble contenir l'âme des jours heureux."

Ce que l'on devine, aujourd'hui, en lisant ses carnets, ce que l'on voit en regardant ses toiles, c'est la certitude d'un

postures torturées, mais ils gardent la grandeur des héros tragiques. Ses pensées sont celles d'un voyageur pressé, d'un exilé qui n'attend que l'heure du retour au pays, d'un voyant qui est



destin de boue glacée et de froides souffrances qui habite l'auteur. Ses personnages sont déjà pris dans le limon du tombeau, ils s'abîment dans des

seul à comprendre ce que pourtant il écrit en clair comme le fulgurant pressentiment du tocsin de la mobilisation que renferment ces lignes écrites le 27 juin 1914,

cinq semaines avant le début de la guerre :

"Comme une cloche, ou plutôt comme un glas éteint

"Je viens d'entendre le murmure du destin."

Ou encore, le dévoilement d'avenir que livrent ces deux vers jetés sur le papier à la veille de l'engagement :

"Goûter paisiblement que bientôt va venir

"L'ineffable repos. Le bénir, et se taire."

L'étrange est que ces œuvres désespérées sont nées du pinceau d'un artiste brûlé par la Foi et l'Espérance.

Le drame est qu'à nos yeux salis par trois-quarts de siècle d'abomination, le voyant semble s'être fourvoyé dans sa prophétie la plus réconfortante, lui qui, du fond de sa tranchée, baignant dans la boue et le sang, voisinant avec la mort des meilleurs, livrait ce cri d'espérance :

"Ce que je sais et qui m'est affirmé au plus profond de moi, c'est que la moisson du génie français sera engrangée et que l'intellectualité de notre race ne pâtira pas des coupes profondes qui y ont été faites."

Eugène E. Lemerrier a été publié trois fois à titre posthume : "Lettres d'un soldat", en 1916 à la Librairie Chapelot ; "Peintures, dessins et esquisses", chez Chapelot encore en 1918 et "Notes suivies de Lettres inédites", en 1924 chez Berger-Levrault.

Depuis, comme la plupart de ses cinq cents compagnons de "L'Anthologie des écrivains morts à la guerre", il a été enseveli dans l'oubli.



Vidéo

« BOB DENARD CORSAIRE DE LA REPUBLIQUE »

Film documentaire de Agnès et
Jean Claude Bartoli

Gilbert Bourgeaud, Antoine
Thomas, Rémy Destrieux, tels
sont quelques-uns des
pseudonymes sous lesquels Bob
Denard a participé aux moments
chauds de l'Histoire
contemporaine à travers le
monde. Peu d'hommes ont
l'envergure de ce soldat
d'honneur, méprisé par une
pseudo-intelligentsia de gauche et
rejeté par ceux qu'il servit par son
courage et son génie militaire.
Pendant près de deux heures,
cette vidéocassette nous permet
de suivre le colonel Denard sur les
lieux où il s'illustra grâce à
maintes images d'archives
inédites. Un document de grande
classe.
(Distribution : Film Office.)

« CORRINA, CORRINA »

Film de Jessie Nelson, avec
Whoopi Goldberg

Après avoir été médium dans
"Ghost" et détective amateur
dans "Jumping Jack Flash",
Whoopi Goldberg se retrouve
cette fois gouvernante d'enfant
auprès d'une fillette dont la mère
est morte depuis peu. La
"nounou" arrivera-t-elle à
arracher la petite fille à son
mutisme ? Oscillant entre
comédie et sentiment, ce film
plein de bons sentiments est
visible par tous les publics. Que
demander de mieux ?

« LA BOHEMIENNE »

Film de James W. Horne et
Charles Rogers, avec Laurel et
Hardy

Plusieurs coffrets des aventures
de Laurel et Hardy étaient
disponibles en cette fin d'année.
Parmi les réalisations proposées,
"La Bohémienne", inspirée d'un
opéra de W. Balfe, permet de
retrouver le plus grand des duos
comiques de l'écran, injustement
boudé par la télévision, à l'inverse
de Chaplin qui est bien moins
amusant. La célèbre scène des
jeux de mains de Stan Laurel est
tout bonnement hilarante. Près
de soixante ans après sa
réalisation, ce film n'a pas pris
une ride.

(Distribution : Polygram Vidéo.)

C'est à lire

« Je suis une femme sioux » par Anne Brassié



Quand Jean-Marie Le Pen
se comparait au grand chef
indien Sitting Bull, certains
n'ont peut-être pas compris
l'exactitude de cette
comparaison. Le livre d'une
femme sioux qui vient de
sortir chez Albin Michel les
y aidera. C'est un
document brut à
l'américaine. Il y manque

un peu d'esprit français,
c'est-à-dire cartésien. Il
hésite entre
l'autobiographie et l'essai
d'ethnologie, tout
simplement parce qu'il est
fait par deux personnes,
l'une savante et l'autre
vivante ! Mais il est riche
d'enseignements. Il montre
une femme, Mary Brave

Crow Dog, cherchant
désespérément à se trouver
elle-même alors que tout
l'en empêche. Elle raconte
sa jeunesse et ses combats
pour la cause indienne et
son combat pour la vie tout
court, contre la pauvreté, la
boisson et la drogue pour
son entourage. Et l'on se
rend compte que les deux
combats sont intimement
mêlés. Les Américains, fiers
redresseurs de torts de par
le monde, donneurs de
leçons de morale urbi et
orbi, se comportent en
réalité assez mal depuis
leur arrivée sur le continent
américain, c'est-à-dire
indien ! Les réserves
indiennes sont réduites de
jour en jour ou exploitées
dans leur sous-sol ou
transformées en décharges.
Les subventions distribuées
au gouvernement indien
sont l'objet de
détournements, comme
l'argent de la Banque
mondiale donné à certains
rois africains. Ce
gouvernement indien est
aux mains des métis qui
n'ont aucune sympathie
pour les Indiens de pure
souche, qui le leur rendent
bien. On voit l'aspect
inutile et pervers de la
subvention. Alors que ces
gens réclament de pouvoir
vivre sans dollar, comme ils
le faisaient avant. L'auteur
est parfaitement choqué
par l'exploitation financière
touristique de ses
coutumes. Que les bains
rituels suivis de séances de



sauna dans des huttes de branchages se paient lui semble anormal. De même, les soins médicaux des hommes médecins n'ont jamais été payés. Elle a très bien compris que la seule chance de son peuple est de faire des enfants indiens et refuse donc violemment le melting-pot tant célébré de part et d'autre de l'Atlantique, pour des résultats aussi foireux. Elle

alerte les populations quand on stérilise les femmes indiennes. Elle veut élever ses enfants dans sa religion, dans ses traditions. Bref, elle emm... le gouvernement américain, qui le lui rend bien, lui aussi. Quand ils manifestent, les Indiens sont emprisonnés dans la plus parfaite illégalité, subissent les violences policières habituelles. N'étant pas manichéenne,

elle voit bien les défauts de son peuple mais demande seulement qu'on le reconnaisse. Ramuz disait "le bonheur d'être planté profond en terre, et nourri de profond, comme un arbre avec ses racines". Ce livre, lui, dit le malheur des déracinés. On le voit chez les Beurs qui n'ont plus de pays n'ayant pas adopté le nôtre, chez les jeunes Français à qui l'on n'a rien appris de leur

pays. Malgré ces imperfections, ce livre démontre bien les besoins vitaux des indigènes, qu'ils soient français, indiens ou chinois. Tout ministère de la Culture qui n'a pas compris cela doit être balayé...

"Femme sioux, envers et contre tout", Mary Brave Bird Crow Dog ; Albin Michel.

« PAS D'OBSTACLE POUR LES AS »
DE GREG
EDITIONS DARGAUD, 155 P.

En 1963, Greg créa un quatuor de copains flanqué de la sœur de l'un d'eux et d'un chien de race indéterminée. Les As, puisque c'est leur nom, vécurent quelques aventures dignes de "Bicot", de "La Ribambelle" et du "Club des cinq". Parues dans un journal pour enfants financé par le PCF, Greg conçut ces scénarios à condition de pouvoir faire évoluer des personnages indépendants de toute idéologie. Disparus en 1968, les As reviennent pour la première fois sous forme d'album permettant d'apprécier le talent immense du père d'Achille Talon. A découvrir.

« LES ENQUETES DE PRUDENCE PETITPAS »
DE MARÉCHAL
EDITIONS DU LOMBARD, 152 P.

Charmante vieille dame vivant paisiblement à Moucheron en compagnie de son chat Stanislas, Prudence Petitpas a mené l'enquête dans les pages du journal Tintin de 1957 à 1967. Les personnages secondaires sont aussi attachants que cette Miss Marple de la bande dessinée et, les histoires étant dues à l'imagination d'auteurs comme Goscinny, Greg, Mittei, sans oublier Maréchal lui-même, l'humour est assuré. Trois longues histoires et quelques gags en une page constituent cet album qui nous incite à rejoindre son auteur : Maréchal, nous voilà !

« LA MORT ETAIT LEUR MISSION »
DE CONSTANTIN MELNIK
EDITIONS PLON, 224 P., 110 F

Ancien responsable du service Action du SDECE, Constantin Melnik raconte dans ce document les crimes du régime gaulliste au cours de la guerre d'Algérie. Les crises de conscience de Melnik sont bien tardives mais ses révélations passionnantes et symptomatiques de la pourriture dès ses débuts de l'ère gaullienne. Les anciens d'Algérie française n'ont pas oublié ces crimes ; les plus jeunes les découvriront.

« MARCEL PAGNOL OU LE CINE-MA EN LIBERTE »
DE CLAUDE BEYLIE
EDITIONS DE FALLOIS, 270 P., 150 F

Homme de théâtre et de littérature, Pagnol est surtout connu du grand public pour ses films, même s'il ne réalisa pas lui-même les deux premières parties de sa trilogie marseillaise, "Marius" et "Fanny". Le livre de Claude Beylie retrace la genèse de ces films, grâce, entre autres, au témoignage de collaborateurs et amis de Pagnol et fait enfin la peau à la légende qui veut que celui qui allait devenir académicien avait modifié la scène finale de "La Fille du puisatier" au cours de laquelle on entend le maréchal Pétain s'adresser aux Français. Un ouvrage de référence.

« MEMOIRES D'UN CHASSEUR DE RENARDS »
DE SIEGFRIED SASSON
EDITIONS PHEBUS, 268 P., 134 F

Qui n'a vu chez ses grands-parents, dans son enfance, des boîtes à gâteaux métalliques ornées de scènes de chasseurs en habit rouge chevauchant à la poursuite d'un renard ? Siegfried Sasson, poète anglais oublié de ce côté de la Manche, a conçu en 1928 ce roman célébrant une Angleterre encore victorienne mais qui sent que le monde va changer. A lire en dégustant une tasse de thé et des muffins.

« VIDOCQ »
DE ERIC PERRIN
EDITIONS PERRIN, 295 P., 118 F

Si les exploits de l'ancien bagnard devenu premier chef de la Sûreté ont été popularisés par la télévision grâce à Bernard Noël, puis à Claude Brasseur, la vie de ce personnage étrange méritait une biographie plus sérieuse. Vidocq, sachant qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, avait écrit ses mémoires, en les enjolivant, bien entendu. Grâce au livre de Eric Perrin, nombre de zones d'ombre sont levées et, si Vidocq n'y gagne pas en sympathie, au moins la vérité est-elle mieux servie. Quand l'histoire se lit comme un roman.





Fidèle

par

LARMES A GAUCHE

S'étant légèrement fait la main avec les obsèques de Léon Zitrone, qui a bien dû regretter de mourir en avance, la télévision française a donné dans l'apothéose - le pot aux roses ? - avec celles de François Mitterrand. On ne va pas chipoter sur le principe parce qu'on n'est pas M. Teignardier : rien de tel qu'un bon deuil national pour ressouder l'âme nationale fracassée et les drapeaux en berne ne sont pas forcément des pavillons de complaisance. Quatorze années de règne méritaient bien d'être lacrymalement arrosées et on ne pouvait refuser à l'ancien chef de l'Etat, qui avait choisi de mourir lucide, l'hommage des peuples de gauche et de droite réunis sur un coup de dais noirs. Non plus que les coups d'encensoir à celui qui lutta toute sa vie contre Dieu, au point d'en usurper le nom, pour, semble-t-il, Le retrouver au crépuscule de son existence. Il n'y a pas, après tout, que Victor Hugo qui fut-hélas-le-plus-grand-poète-français, les présidents n'échappent pas non plus à l'hélas qui sonne comme un point d'orgue. Ou un soupir.

Qu'il ait lui-même réglé comme du papier à musique pour Te Deum les cérémonies de son enterrement, là

encore, rien à redire : ce doit être, j'imagine, un dernier plaisir masochiste qu'on s'accorde de pouvoir encore, après sa mort, tout régenter et jusqu'à la couleur des bouquets. Et, une fois de plus, la télévision était aux ordres, fussent-ils posthumes. Campées dès mitron-pinnet sur tous les parcours, les caméras semblaient humer l'odeur mortifère du convoi. Les commentateurs avaient adopté, à défaut d'un orphelin, le ton de viduité qui fait venir la voix du sternum, une voix grave enrhumée de nostalgie. Sous les voûtes de Notre-Dame, la voix se faisait chuchoteuse comme par crainte des gargouilles, là-haut et en bas. Les zoumes fouillent les yeux, à la recherche du petit diamant sensible de la larme. C'est l'Allemand qui s'y Kohl et l'image sera partout reprise du Teuton pleurant Tonton.

A Jarnac, paraît-il, les photographes s'étaient battus comme des vautours pour conquérir les meilleures places. L'investissement d'une maison avec vue sur le cimetière trouvait enfin sa raison d'être : se trouver cyprés. On apprenait qu'un Transall entier avait été réquisitionné au transport des fleurs, un Airbus à celui du double foyer du défunt. Dieu merci, il n'était que bigame : eût-il été à la tête d'un harem que "le Clemenceau" n'y aurait sans



au poste

ADG

doute pas suffi. Cinquante heures pleines, soit plus de deux jours entiers, furent ainsi dévolues aux retransmissions, toutes chaînes confondues et additionnées. Indigestion de cerises et de témoignages sucrés, avalanche de roses rouges et de voiles noirs. Mais aussi hypocrisie et goujaterie. En vrac : les caméras qui fixent Mazarine et sa mère, avec des commentateurs qui feignent d'ignorer leur présence. Attali qui, non content d'avoir étalé le linge sale familial, n'était battu au sprint de l'écran que par Jack Lang qui bousculait les proches pour être aux premiers rangs du cimetière de Jarnac. Toute cette chienlit funèbre, ces *requiem* de requins, ces teinturiers de catafalque et ces brosses de macchabée donnaient la nausée. En même temps venait la pensée que c'était le défunt lui-

même qui les avait incités, sponsorisés, prévus, avec un infini mépris. Qu'il avait fixé lui-même, subrécargue de son vaisseau fantôme, les escales jalonnant son dernier voyage vers la Mort, cette force injuste et tranquille qui est toute Loi. Qu'il savait que, depuis des mois, les télévisions avaient mis au réfrigérateur toutes les émissions qui seraient diffusées et où les intervenants s'étaient déjà entraînés à parler de lui au passé. Que les camelots du moi affûtaient depuis belle heure le récit arrangé de leurs rencontres et la relation tronquée de leurs échanges. C'était pour la télévision qu'il s'était fait limer les dents afin d'adoucir son visage. Il n'est pas interdit de penser qu'en dictant ses dernières volontés à Rousselet elles s'étaient mises à repousser. Comme celles des "chiens" à qui il n'ignorait pas que lui aussi serait livré.

Sans Portée

Le bide band blues

Notre chef, il est chef, pas parce qu'il est le plus gros, mais parce qu'il joue le plus fort. En fait, il ne domine pas sa sonorité. Il a beau dire : on joue "smooth", il aspire un grand coup, faut que ça sorte et ça sort ! Bref, il n'y arrive pas. J'en parle à l'aise, je suis son second en médiocrité. Je joue trop fort, moi aussi, mais moins ! Lui, c'est le cornet, moi le baryton de cavalerie. Les deux sont durs.

Quand il parle de nous, le chef, il dit "mes cas sociaux". Eprouvant pour le moral.

L'architecte, je veux dire le trombone, c'est normal qu'il ait de l'aisance ; il a un jour porté l'étui à trompette de Louis Armstrong. Quand il prend un chorus, on se demande où il va chercher tout ça. Avec le banjo qui est derrière moi, on se dit qu'il invente.

Parlons-en, du banjo, ou plutôt des banjos ; il y en a un, grand barbu, accenté (on le dirait pas quand il gratte), très New-Orleans ; il vous tirerait des larmes si on ne faisait pas attention. Puis l'autre, qui a lâché l'histoire et la géographie (on peut comprendre). On le remarque quand le sous-chef lui donne un chorus : on entend un blanc !

N'allez pas croire que cet ensemble musical ne soit composé que de... je ne trouve pas le mot. Pas du tout ! Le pianiste aussi en fait partie, mais dans la classe au-dessus, très smart, mondain, si vous voyez ? Il aurait appris le piano dans son enfance, c'est sûr qu'il aurait de beaux restes. D'autant qu'il a un mérite fou car, devant lui, c'est le bric-à-brac de la batterie. Je le regarde souvent, le batteur (quand je peux) ; il ne joue pas de tout mais il impressionne. Il couvre un peu le trompettiste, mais là il y a du boulot, il faut l'entendre, celui-là : il sait tout faire, même qu'avec le cochon de saxo, juste à côté de lui, quelquefois ils jouent des trucs à deux "clar". C'est simple, ils pourraient jouer les yeux fermés. Un peu jazz et tango, le sax, tout de même (il fallait que je le dise).

Les soirs où ça veut bien rigoler, il y a le clarinettiste, un vrai Jésus, tellement c'est doux. Il fait pas toutes les notes, sa clar' est un peu déboisée, mais c'est rudement bien. Et tout ça sous l'œil bleu du simili-cinéaste, qui joue de la basse debout dans le fond. Sculpteur, qu'il est, celui-là.

Tout ça pour dire qu'il ne faut pas s'étonner si notre orchestre s'appelle "le Bide Band Blues", le plus mauvais orchestre d'Occident.

D'ailleurs, notre devise est : "Si vous ne savez pas danser, nous sommes votre orchestre !"

Delaigle



« Le Bonheur est dans le pré »

d'Etienne Chatiliez

Une dondon du Paris branché qui fait l'oie, chaque dimanche, dans l'émission "Le Masque et la Plume" s'est crue obligée de déclarer ce film "furieusement pétainiste". Voilà une bonne raison de courir le voir... Ses camarades d'émission, même si le film n'a pas leur faveur, ont trouvé "l'insulte" trop forte ! Chatiliez fait dans la gauloiserie, et alors... ? Cette apologie de la France du terroir qui mange, boit, aime et travaille, chante la joie de vivre. C'est évidemment insupportable au lobby mondialiste.

Pour être branché, il faut vomir "le bonheur"...

Cette comédie met en scène un sexagénaire (Michel Serrault), tiraillé entre son usine en grève (il est fabricant d'ustensiles pour W.C. ; bien sûr, c'est un peu facile, mais il en faut !), un contrôle fiscal et deux enquiquineuses snob, sa femme (Sabine Azéma, remarquable dans ce contre-emploi) et sa fille.

Heureusement il y a un vieux copain garagiste (Eddy Mitchell, stupéfiant de naturel) avec qui il se livre à de sévères grandes bouffes.

C'est au cours de l'une d'elles qu'il tombe le nez dans son assiette de superbes rognons, victime d'un infarctus. Rétabli, il réfléchit à l'imbécillité de son existence. Mais comment la modifier ? Une émission de télévision, genre "Perdu de vue", va lui offrir la solution. Ce n'est pas le bovidé cathodique Jacques Pradel qui anime ici, mais le cocker à ses mémères Roger Gicquel, ressuscité pour l'occasion. Le héros va donc se retrouver flanqué d'une épouse aimante, rustique et qui "fait" dans le foie gras, avec deux filles un peu ribaudes, dans une grande maison au fond du Périgord... C'est savoureux comme un confit, chaleureux comme un armagnac. Ami spectateur, le bonheur est dans le film de Chatiliez. Cours-y vite, cours-y vite !

Les parents n'emmèneront pas leurs jeunes enfants.

Olmetta

Balades

par Olmetta

Champs-Élysées (suite XVIII)

Nous voici revenus au Rond-Point. Aucun journaliste ne passe là sans lever les yeux vers le premier étage de l'immeuble où fut le bureau en rotonde du directeur du "Figaro". C'est là qu'en 1914 madame Caillaux vint censurer le rédacteur en chef Gaston Calmette d'un coup de revolver. Mais c'est une autre histoire ! Sur le Rond-Point, les couturiers Torrente et Carven maintiennent la tradition de l'élégance parisienne inaugurée par Paul Poiret qui, délaissant la place Vendôme, s'installa luxueusement au n° 1, entraînant ainsi tous les grands créateurs de la mode.

Aujourd'hui, ce petit monde s'étant déplacé vers le faubourg Saint-Honoré, les silhouettes élégantes sont devenues rares parmi les touristes et les foules banlieusardes. Les Champs-Élysées ne sont plus le lieu de parade des privilégiés de ce monde. Et pourtant, au moment où nous faisons les derniers pas de notre balade, c'est là que se déroulaient les Commémorations du 50ème anniversaire de la Victoire. La fortune passée, reste la rituelle du Tour de France, l'accueil de la flamme olympique d'Albertville ou le défilé du Bicentenaire mis en scène par Goude le soir du 14 juillet 1989 sont autant de cérémonies collectives sur le théâtre de l'avenue : l'alchimie affective de la mémoire ne cesse de recréer et de se réapproprier ce que l'on appelle familièrement "les Champs".

Olmetta

Un chaleureux merci au Comité des Champs-Élysées et au Service d'action culturel des Musées de la Ville de Paris qui nous ont été d'une aide précieuse dans cette balade.

« Valérie Lemerrier »

dans son nouveau spectacle

Jean-Paul Belmondo, qui devait jouer Feydeau, ayant, pour raison de santé, déclaré forfait, la très charmante directrice du Théâtre de Paris s'est mise en quête d'un autre spectacle. Alors que tout le monde était sceptique, n'écoulant que son intuition elle a offert sa grande scène à Valérie Lemerrier. Bien joué. Voici l'une des trois plus belles recettes du moment. La donzelle étant seule sur le plateau, c'est tout bénéfice. La Lemerrier va certainement ici se constituer une jolie pelote. Auteur-interprète-concepteur, elle joue, gagne et touche sur tous les tableaux. Gainée de noir, Valérie Lemerrier se meut sur fond rose, élégante et habile araignée...

En revanche, les textes n'ont rien d'arachnéen, la Lemerrier "ne fait pas dans la dentelle"... C'est gros, gras — quel est le féminin de "beauf" ? C'est toujours le même numéro (en l'occurrence le gros-lot), la bourgeoisie, la gourde, la fofolle... Des salles entières s'esclaffent là où nous sourions... Tant mieux, ou tant pis ! Beaucoup de parents traînent là de jeunes enfants. Ou bien les "baby-sitters" sont en grève, ou bien ils n'ont pas la crainte de certains textes crus. Ces spectacles sont répertoriés dans la rubrique Théâtre mais ce n'est pas du théâtre. Le théâtre, c'est une histoire, des acteurs, des décors, etc.

Au Gymnase Marie-Bell, Jean-Marie Bigard, seul en scène, déverse sa vulgarité ; bientôt, dans les mêmes conditions, Muriel Robin sera au Casino de Paris. Sylvie Joly est, elle aussi, seule sur le plateau du Fontaine... Pendant ce temps, à grands frais, sont aménagés les endroits les plus invraisemblables pour y "faire du théâtre". Ça s'appelle des lieux... communs.

Molière, au secours !

Théâtre de Paris : 48 74 25 37.

Olmetta

Rendez à ces Arts

« Les suspens du dessin »

Li ne faut pas manquer ces petites expositions réalisées au Louvre, sur un thème donné. C'est dans le hall Napoléon, à gauche avant d'atteindre les salles d'expositions ponctuelles plus "grandioses" (en ce moment, les "Emaux de Limoges", à ne pas rater non plus).

Le thème, cette fois, ce sont les "suspens du dessin". C'est-à-dire les vides, les blancs, les "réserves", pour employer le terme technique approprié. Mais, dans ces "réserves", c'est tout un monde qu'à chaque dessin le spectateur peut imaginer. Un monde que l'artiste ne lui a pas imposé, qu'il a sans doute imaginé lui-même mais laissé en suspens, en attente, en réserve.

Et c'est le temps qui est ainsi suspendu. Et pas seulement le mystère du vide.

Qui baise-t-il au front, ce jeune homme de Nicolas Bernard Lépicier ? Sa vieille maman ou une jeune amante ?

La réserve peut être une attente : le peintre, au cours d'une étude, n'a pas encore défini le motif absent. Mais, au lieu d'être un vide, la réserve peut être pleine. Pleine d'une lumière qui éclabousse le reste d'un dessin de Cézanne (et les "réserves de blanc" à l'aquarelle ne sont pas autre chose) en même temps qu'elle est éclaircie par les ombres et les noirs qui l'entourent et lui donnent forme (L'Extrême-Onction de Poussin).

Les réserves peuvent être suggestions fantomatiques chez Humbert de Supervielle. Elles peuvent donner mouvement à la figure (Homme nu de face, de Michel Ange) ou prendre valeur chromatique chez Granet (Versailles, entrée du parc sous la neige).

Des dessins magnifiques (Rubens, Raphaël, Volterra, Miro, Staël, et une sculpture de Giacometti) viennent exprimer les nuances infinies du "blanc".

Nathalie Manceaux

**Musée du Louvre ; jusqu'au 19
février.**

Un jour

Le musicien mort de froid

par Intérim

Le 29 janvier 1919, tard dans la nuit, mourut, à l'âge de cinquante-six ans, Xavier Leroux, compositeur français.

Elève de Massenet, grand prix de Rome, auteur d'*Evangeline*, de *Théodora*, d'*Astarté*, ce fils d'un chef de musique militaire (la musique militaire est à la musique ce que la médecine militaire est à la médecine, disent les méchants) n'a pas laissé un grand souvenir dans la mémoire ingrate des mélomanes.

Les dictionnaires de la musique font sur lui la sourde oreille.

Aussi bien n'est-ce pas pour son œuvre que nous évoquons aujourd'hui ce défunt professeur de composition au Conservatoire.

C'est pour une raison à la fois prosaïque et actuelle : Xavier Leroux fut, voilà soixante-dix-sept ans, la première victime historique d'une grève des transports parisiens.

En ce jour de janvier 1919, Xavier Leroux avait participé, dans les locaux du Conservatoire, tout près de la Gare Saint-Lazare, à une commission de conciliation qui examinait les revendications des "artistes-instrumentistes".

La réunion dura longtemps, dans l'atmosphère surchauffée de la salle des comités, si bien qu'à la sortie, dans la nuit glacée, Leroux ne trouva pas ni automédon ni taxi automobile.

Leroux tenta le métro. Il ne fonctionnait pas. Leroux attendit un tramway. Il ne vint pas. Leroux se dirigea vers la station des omnibus. Elle était fermée. Alors, Leroux se résigna à gagner à pied son domicile de la rue Gutenberg à Passy. Il ne portait qu'un mince manteau de ratine et de mauvais escarpins de soirée.

Arrivé chez lui, Leroux fut, près du poêle, pris d'une brutale congestion pulmonaire. On envoya chercher un médecin qui, faute de métro, d'omnibus, de tramway et de taxi, arriva trop tard. L'auteur de "*La Reine Fiamette*" avait rendu l'âme de son violon.

Mes bien chers frères

Une tentation

L'Eglise doit aujourd'hui relever deux défis. Le premier lui est lancé par l'opinion : la religion conduit au fanatisme. Le second lui est lancé par ses propres théologiens. Ceux-ci sont confrontés à une situation nouvelle et angoissante : le pluralisme religieux. Au premier défi, l'Eglise répondra facilement. Mais que chacun prépare sa défense ! L'accusation lui sera portée tôt ou tard par son entourage, l'idée étant dans tous les esprits. Le second défi se présente comme une redoutable tentation. Et là, l'Eglise, dans la personne de ses théologiens officiels, est prête à succomber en se reniant elle-même. Soyons vigilants. En effet, le pluralisme religieux n'est plus considéré comme un fait douloureux mais comme un principe à justifier. Les théologiens français se sont donné comme tâche prioritaire de fonder théologiquement cette situation. Une nouvelle discipline théologique est enseignée, *la théologie des religions*. Il ne s'agit plus de comparer les religions, encore moins de porter sur elles un jugement critique — même bienveillant —, mais de se demander ce que signifie la pluralité des religions dans le plan de Dieu. Un théologien va jusqu'à dire que cette théologie est "un nouvel horizon pour toute la théologie". Leur hypothèse est celle-ci : Dieu accepte et veut le pluralisme religieux ! La mission consiste donc essentiellement dans le dialogue. Ce mot est employé dans un sens hégélien : du dialogue naît la vérité. Toutes les religions ne se valent pas, nous rassurent-ils, parce que la plénitude de la Révélation demeure dans le christianisme et parce qu'il n'y a qu'un seul Rédempteur, Jésus-Christ. En dépit de cela, la Révélation, écrivent-ils, s'est comme différenciée dans les traditions religieuses, et Dieu sauve les hommes en dehors de l'Eglise. Son règne déborde les frontières de l'Eglise. De leur propre aveu, cette théologie ne peut se fonder que sur très peu de passages bibliques, par ailleurs fortement sollicités jusqu'au contresens. L'Ecriture n'aborde la pluralité des religions que pour fustiger les païens et leurs idoles. La Révélation nous apprend que le salut et la vérité sont en Jésus. Et Jésus nous commande d'annoncer l'Evangile à toutes les nations.

Abbé Guy-Marie

La Grande Guerre

LES PREMIERS "PIRATES DE L'AIR"

L'élection d'Arafat à la tête de l'Etat palestinien a naître conduit les commentateurs à se poser gravement la question : sont-ce les résistants palestiniens qui ont inventé les "pirates de l'air" ? Les uns soutiennent cette hypothèse, d'autres prétendent au contraire que c'est De Gaulle qui créa ce nouveau délit en faisant enlever Ben Bella en plein ciel ; d'autres encore assurent que c'est Robert Hemmerdinger, fondateur du Front national des Français juifs qui fut le premier pirate de l'air en tentant de s'emparer de la Caravelle qui le conduisait à Paris après son arrestation avec plusieurs autres membres de l'OAS.

Eh bien, tout cela est faux. C'est en 1916, le 29 janvier exactement, que l'expression "pirates de l'air" vint pour la première fois sous la plume d'un journaliste au lendemain du bombardement de Ménilmontant par les zeppelins.

Intitulé "Zeppelins sur Paris, les crimes des pirates de l'air", le récit, par Jean Bernard dans "La Vie de Paris", de ce qui fut sans doute le premier bombardement civil de l'Histoire vaut d'être rapporté dans les termes employés à l'époque.

Il était à peine dix heures (du soir), le ciel était clair et le temps était si doux que les Parisiens déambulaient par les rues en devisant, le nez au vent, les mains aux poches. (...) les premiers appels de trompe des pompiers déchirèrent l'air.

- Tiens ! Des zeppelins !

Une simple constatation mais pas de panique et les familles continuèrent de dévaler lentement pour regagner leur logis. On peut bien l'avouer, personne n'avait peur et, sur le pas des portes, les commères devisaient, donnant leur avis.

- Dame, ce n'est pas étonnant, c'est ce soir qu'on devait allumer quelques centaines de nouveaux becs de gaz. Ils auront été avertis et ils nous envoient



- Nos zeppelins sont comme des bataillons qui vont par air.
- Hélas ! par terre aussi

leur salut.

Les gamins intéressés suivaient les conversations mais pas un ne songea à rentrer. On eût dit une soirée de fête. Toutes les têtes se dressaient vers la voûte sombre, suivant dans les airs les petites étoiles filantes formées par les avions de combat qui balayaient le ciel.

Des détonations sourdes, à plusieurs reprises, vinrent secouer les causeurs.

- Ce sont des bombes, disait on. Mais personne ne voulait croire à la randonnée des monstres ennemis.

- Nous sommes trop bien gardés ! Ils ne pourraient pas venir. Et puis, zut ! Nous n'avons pas peur.

Cette phrase de défi justifiait toutes les audaces. Les curieux emplissaient les larges voies, interrogeant les sergents de ville.

- Où sont-ils, Monsieur l'agent ? On voudrait tout de même bien les voir. Les policiers avaient des gestes vagues et imprécis.

- Rentrez chez vous, cela vaut mieux que d'attendre les bombes.

Et, comme il se faisait tard et qu'une obscurité quasi complète enveloppait la capitale, chacun regagna son domicile en ne songeant même plus aux dirigeables allemands.

Hélas ! En ouvrant les yeux, le matin, les Parisiens furent douloureusement surpris. Un zeppelin, pour de bon, avait survolé Paris et jeté quatorze

bombes sur la capitale. Les journaux, par prudence, taisaient le nom du quartier, le populaire Ménilmontant, où le crime s'était accompli, mais le secret fut bientôt celui de Polichinelle et il n'était pas dix heures que Paris montait déjà vers les lieux sinistrés. Autos de maître, taxis de louage, motocyclettes et bicyclettes escaladaient les pentes pittoresques du XXe arrondissement.

Les soldats du Kaiser avaient frappé des innocents. Ce n'était ni des monuments historiques, ni des bâtiments intéressant la pyrotechnie de la guerre, ni des casernes qui avaient été atteints. Non. C'étaient les demeures ouvrières d'un pauvre coin paisible. Des femmes, des petits enfants, des vieillards, voilà les victimes.

Si les Allemands, à bout de forces, ont voulu terroriser la population parisienne, ils se sont bien trompés ! Personne n'en a peur. Pas plus les grands que les petits. Et le mot de la situation m'a semblé être donné par une brave ouvrière qui revenait du marché, son filet à la main et qui disait à sa voisine :

- Au fond, ce n'est pas un mal. On souffre si peu, nous autres, pendant que nos hommes se battent, qu'on oublierait presque que c'est la guerre.

Ce premier bombardement fit vingt victimes dont les obsèques furent célébrées le 7 février 1916 en l'église Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant. Le cortège, en marche vers le Père Lachaise, s'arrêta devant la mairie du XXe où une estrade avait été dressée.

L'oraison funèbre des vingt malheureux fut prononcée par le ministre de l'Intérieur Malvy, qui devait, un an plus tard, sur dénonciation de Clemenceau, être condamné au bannissement pour forfaiture. Il avait protégé les meneurs défaitistes et soutenu une feuille de trahison vendue aux Allemands : "Le Bonnet rouge".

Son petit-fils, Martin Malvy, ancien ministre du gouvernement Cresson, est aujourd'hui porte-parole du Parti socialiste...